HEGEL, CABRAL ET DE LA BOÉTIE
« DOMINATION ET SERVITUDE »
ET
CONSIDÉRATIONS SUR « LE NOUVEL AFRICAIN »

À Louis Sala-Molins, éminent directeur de thèse, puis ami,
Mais, surtout, redécouvreur[1] et lecteur critique du *Code noir*[2].

« Il faut avoir entendu Amilcar Cabral », écrira emphatiquement François Mitterrand[3], un des intellectuels français les plus cultivés de son temps. La formule inter-pelle, entre-appelle. Et au vrai, qui, une fois seule, a *entendu* Cabral, s'il n'est un sot, celui-là voudra encore l'entendre.

C'est pourquoi, nous marchons méditant, tel le *marcheur* de Hölderlin[4], depuis longtemps, *toujours*, pour écouter la source d'où jaillit le *Dict* de Cabral, sa *parole parolante* : l'homme, en son essence, est « animal culturel »[5]. Une parole ontologique et non pas seulement ontique.

I. Cabral sempre ; mais que signifie « toujours » ?

Cabral sempre est le slogan choisi pour son Centenaire : *Cabral toujours* ! Et pourquoi un tel « toujours » et en cet endroit-là, juste après son nom ? En quoi est-il significatif ? La devise a paru si évidente à ses concepteurs qu'ils n'ont pas cru nécessaire voire utile d'en faire l'explication, fut-ce sommaire. Les participants non plus ne l'ont pas demandée. Or là, précisément, se tient un double impensé qui doit à présent être interrogé. Commençons ainsi : que nous dit, en propre, l'adverbe de temps « toujours », qui, ne l'oublions pas, est également une interjection, que l'abus quotidien du langage ordinaire a rendu banal et dont le sens a été perdue ? « Toujours », cela veut-il donc dire tous-les-jours ? Sans aucun doute. Toutefois, là n'est pas l'essentiel de cet adverbe de temps qui frappe et, de la sorte, n'a rien d'anodin. Car en nous con-*voquant* ainsi, nous pro-*vocant*, « toujours » n'appelle-t-il à nous que la « totalité d'un temps considéré », celui de Cabral (1924 – 1973), jusques y compris son « maintenant », l'aujourd'hui de ce temps ? Et a-t-il un rapport à notre *marche* vers le *Dict* de Cabral ; et, si oui, quel type de lien ? Le « toujours » qui concerne ici Cabral (nous) dit d'abord autre chose de plus profond, de plus authentique.

En quoi ? Cela, nous l'entrevoyons en faisant appel au commentaire que fait Heidegger des deux derniers vers du poème *Elis* de Georg Trakl[6] : « Toujours se fait entendre / Le long des noires murailles le souffle solitaire de Dieu »[7].

---

[1] Redécouvreur : « celui qui découvre à nouveau un artiste, un écrivain, une pensée, une théorie ».
[2] Louis Sala-Molins, *Le Code noir ou le calvaire de Canaan*, PUF, 2011.
[3] François Mitterrand, *Un militant assassiné*, L'Unité, hebdomadaire socialiste, lundi 22 janvier 1973.
[4] Hölderlin, *Wanderer*, -----, *Retour au pays natal*, etc. (voir dans *Poèmes*)
[5] P. F. Tavares, *Aristote et Cabral, ἐνέργεια et Culture, l'homme : animal politique ou animal culturel* ? Séminaire international Le legs théorique de Cabral, Praia, 8 et 9 décembre 2021.
[6] Georg Trakl, *Elis*, ou *Au jeune Elis*.
[7] Heidegger, *La parole dans le poème*, in *Acheminement vers la parole*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier, coll. Tel, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 50. Une autre traduction dit : « Toujours tinte / Contre des murs noirs le vent solitaire de Dieu », arbrealettres, 23 avril 2018

Ce « toujours » qui « se fait entendre », ici, concerne le « souffle solitaire de Dieu » : le vent, divin, en son activité incessante, *toujours*, se signale en frappant les murs noirs dont parle Trakl. Mais Heidegger saisit audacieusement cela : « **Toujours**, affirme-t-il, veut dire : aussi longtemps que **l'an et la marche de son soleil** persistent encore dans le morne de l'hiver et que personne ne fait mémoire du sentier sur lequel l'étranger, « de son pas sonnant », parcourt la nuit. Cette nuit n'est elle-même que le recel qui abrite la marche du soleil. **Marcher** (*gehen*), ἴέναι, **c'est**, en indo-européen, *ier* – **l'année** (*das Jahr*) »[8]. L'interprétation, qui va ici jusqu'au tréfond de la langue, ouvre une possibilité de compréhension en apportant une indication utile sur la relation entre *marche* et *année* : la marche, cycle solaire, est année !

Ainsi, *marchons*-nous pour écouter la parole de Cabral, où lui « se fait entendre » : l'homme, *animal culturel*, est producteur de *Culture*, et ce pour autant que nous accomplissons l'*année*.

Il y a quelque temps déjà, dans son *Élégie à Georges Pompidou*, Senghor, lecteur attentif de Heidegger, n'hésitera pas à magnifier Cabral en comparant sa marche armée à une haute activité solaire : « Amilcar Cabral : son nom soleil sur les combattants noirs »[9]. À sa façon, Senghor, redit ce « toujours » que Mario Pinto de Andrade, également, dira avec le mot d'ordre suivant : « continuer Cabral »[10]. Car « continuer », le verbe, a pour adverbe « continuellement » qui est un synonyme de « toujours ». Au reste, plus d'un s'accordent, et sont unanimes, pour dire que la pensée de Cabral dépasse son temps. Ainsi, Gérard Chaliand pour lequel elle est une pensée d'avenir[11], par-delà sa redoutable efficacité passée durant l'exceptionnelle lutte armée de libération.

Heidegger : marche – soleil – année. Senghor : nom – soleil. Mario Pinto de Andrade : continuer. Pedro Pires décline autrement ce toujours : « J'ai consacré toute ma vie à Cabral »[12]. Cabral ou *Abel*[13], *le souffle*, qui « toujours se fait entendre » pour reprendre le vers de Georg Trakl. Nous pour-*suivons* la marche qui questionne *Abel* en son *année* centième, l'année cent, centenaire.

Car ce qui fait la singularité de la *théorie* (theôría) de Cabral est qu'elle survit quasi intacte à son *action* (actions, *ta pragmata*), et reste, pour l'avenir, un guide, un dictionnaire, une petite encyclopédie de l'action révolutionnaire. Elle prend fond dans le Sous-Venir[14]. En cela également tient sa longévité doctrinale et tout le prestige dont elle bénéficie encore.

II. Quatre notions essentielles

Si nous questionnons à présent sa théorie, aussitôt deux idées-directrices se dégagent qui y occupent une place centrale : la *domination* et, son contraire, *indépendance* ; qui, dialectiquement, sous-entendent leurs opposés respectifs : *servitude* et *dépendance*.

---

[8] Heidegger, *La parole dans le poème*, in *Acheminement vers la parole*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier, coll. Tel, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 51.

[9] Senghor, *Élégie pour Georges Pompidou (pour orchestre symphonique, dont un orgue et des instruments négro-africain, indien et chinois)*, *Pékin – Madras, 1974*, in *Élégies majeures*, *Poésie complète*, édition critique, Coordinateur Pierre Brunel, Planète libre, CNRS Éditions, AUF, Item, Paris, 2001, p. 609.

[10] ----------

[11] Gérard Chaliand : ----------

[12] Lors d'un récent entretien, José Brito interrogea Pedro Pires sur les raisons du retard pris par la rédaction de ses mémoires, qui lui répondit avec grande émotion : « J'ai consacré toute ma vie à Cabral ». C'est aussi cela le « toujours », entendu comme un « tous-les-jours » d'une vie.

[13] Cabral a pris comme surnom et nom de guerre *Abel Djassi*. « Abel », en langue sémitique signifie *souffle*, *homme* ou *messager* de Dieu. Sur ce point lire P. F. Tavares, *Pourquoi Cabral se prénomme-t-il Amilcar ?* 4 août 2016.

[14] P. F. Tavares, *Matériaux pour une ontologie du Sous-Venir*, manuscrit non publié. Dans notre ontologie, le Sous-Venir, comme *ce* ou *cela* qui permet tout et chaque « venir », est antérieure à tout « apparaître », tel que l'entend Heidegger : « D. : Quand la venue en présence elle-même est pensée comme apparaître, alors règne dans la venue en présence le venir-en-avant dans l'éclairci entendu comme ouvert sans retrait (*Unverborgenheit*). L'ouvert sans retrait se laisse voir dans le désabritement entendu comme *éclaircir*. Mais cet éclaircir lui-même, il demeure à tous points de vue impensé en tant qu'éclair. S'engager à penser cet impensé, cela veut dire : entreprendre plus originellement ce qui a été pensé de façon grecque, le prendre en vue dans sa provenance. À sa manière ce regard est grec, et pourtant, quant à ce qu'il aperçoit, il n'est plus, ne peut plus jamais être grec. J. : Mais alors qu'est-il ? D. : […] apercevoir en sa provenance même l'apparaître comme déploiement de la venue en présence. J. : Si cela réussit, alors vous pensez l'apparaître à la fois de façon grecque et d'une façon qui n'est plus grecque », *D'un entretien de la parole*, p. 125.

En une pensée pour le moins fulgurante, Étienne de La Boétie sera le premier à ne pas faire de *la domination* le contraire de *la servitude* mais à les penser comme deux opposés.

En tous les cas, ces quatre notions, *domination*, *servitude*, *indépendance* et *dépendance*, sont généralement considérées comme typiquement hégéliennes et, en effet, familières à tous ceux qui ont lu et/ou étudié Hegel ; d'autant que lorsqu'elles sont associées, et le fait est suffisamment éloquent pour être souligné, elles composent aussitôt le titre d'un des chapitres les plus connus et diversement commenté de *La phénoménologie de l'esprit*, l'un des plus célèbres textes du corpus hégélien : *Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi, Domination et Servitude*[15].

La Domination[16] de Max Weber, aussi instructif et profond que soit cet ouvrage, n'est pas la source d'inspiration de Cabral. Encore que les six grandes formes de domination[17] que l'éminent sociologue recense et médite sont fort utiles pour l'étude de ce thème, y compris chez Cabral.

Alors, disons cela autrement : « *Stretto*. C'est-à-dire '' droit et ferme'' »[18] : Hegel a influencé Cabral, jusque dans son langage. Ainsi, les trois vocables *domination*, *unité* et *lutte* qui organisent la pensée de Cabral sont des concepts hégéliens et nous notons avec intérêt qu'il use abondamment du mot « domination », notamment dans l'un des deux textes qui fixe notre attention[19]. Mais il est d'autres expressions typiquement hégéliennes que Cabral emploie : « l'esprit de notre peuple »[20], c'est-à-dire de *l'esprit d'un peuple*, notion que Hegel a emprunté à Herder ; *l'esprit magique* qui est, pour Hegel, l'une des caractéristiques de la *religion des Africains*[21] ; *l'outil* par lequel, dans *La phénoménologie de l'esprit*, l'esclave transforme (négation de) la Nature par son *travail* et *l'activité des métiers*[22] pour produire des objets (pour son maître) et qui deviendra les *forces productives* que Hegel semble avoir emprunté à Carl Ritter, son collègue de l'Université Royale de Berlin, fondateur de *la Géographie scientifique*, auteur de *L'Afrique* (3 tomes, 1500 pages)[23] et dont Marx a suivi les cours, ce qui aurait facilité son passage au matérialisme avec une notoriété intellectuelle reconnue de la *Deuxième internationale*[24].

Mais, nous le verrons, cette influence va bien au-delà du langage. Et, si Hegel n'est pas le seul parmi les grands philosophes à avoir exercé une influence substantielle sur le héros africain, il demeure celui dont l'effet cognitif aura été probablement le plus profond, le plus remarquable aussi, peut-être même plus significatif que celle de Marx. Mais cette influence, encore très largement méconnue, reste, par suite, inexplorée, et ce malgré tous les indices laissés par Cabral qui n'était pas comme le fameux

---

[15] Hegel, *Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi*, *Domination et Servitude*, in *Phénoménologie de l'Esprit*, *Système de la Science*, T. 1, Traduit par Jean Hyppolite, Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1941, pages 155 à 166.

[16] Max Weber, *La domination*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, édition critique établie par Yves Sintomer, Éditions La Découverte, Paris, 2013, 2015 pour la traduction française, l'introduction et l'appareil critique à l'édition française, Paris, 2013, 2015.

[17] *Domination bureaucratique*, *Domination patrimoniale*, *Domination féodale*, *Domination charismatique* et *L'État et la hiérocratie*.

[18] Ève Ruggieri, *Pavarotti, Le plus grand ténor du XXe siècle*, Éditions Michel Lafon, Paris, 2007, p. 105.

[19] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes* : « pour pouvoir dominer », p. 35 ; « besoin de domination », p. 35 ; « pour mieux dominer », p. 36 ; « sous la domination portugaise », p. 36 ; « domination étrangère de notre pays », p ; 37 ; « maintenir leur domination », p. 37 ; « « s'il veut dominer », p. 41 ; « C'est nous qui dominons », p. 41 ; « domination de classe », p. 44 ; « classe dominante portugaise elle-même ne pourrait pas dominer nos pays si elle n'était pas soutenue par l'impérialisme mondial, par les Etats-Unis, l'Allemagne Fédérale et les autres », p. 44.

[20] Hegel, *Les peuples*, in *La raison dans l'histoire*, coll. 10-18, Union Générale d'Éditions, Paris, 1965, pages 80 à 83, p. 139, pages 147 à 149. Sur cette problématique se reporter à notre thèse.

[21] Hegel, sur cette question, lire : *Deuxième section : Le premier degré de la religion naturelle. La religion de la magie : I. la magie directe : 1. Le rapport notionnel dans la magie directe ; La magie des Esquimaux ;* ***La magie chez les peuples de l'Afrique*** *; II. La magie indirecte ou l'objectivation formelle : 1. Le rapport notionnel dans la magie indirecte ; 2. Les moments de la magie indirecte : a) les divers modes de l'objectivation, b) la médiation à l'aide des morts, c) le culte dans la sphère de la magie, 3. La religion d'État chinois et le Tao : a) Caractère générale de cette religion, b) le culte des génies, c) La progressions vers l'être-en-soi …,* in *Leçons sur la philosophie de la religions* Vrin, Paris, 1955, pages 64 à 96. Maints passages de La raison dans l'histoire analysent la religion des Africains comme une « domination imaginaire » (non technique) de la Nature. Sur cette problématique se reporter à notre thèse.

[22] Hegel, *La négativité* qui porte sur *l'outil* et *le travail*, pages 12 à 13, p. 237 et *l'activité des métiers*, p. 162 à 163 in *La raison dans l'histoire*, coll. 10-18, Union Générale d'Éditions, Paris, 1965.

[23] P. F. Tavares, *Le dernier voyage de Hegel en Afrique*, *la Géographie de Carl Ritter (L'idéalisme objectif en Géographie) ou Les fondements de la géographie hégélienne de l'histoire*, in *Hegel, critique de l'Afrique ou Introduction aux études critiques de Hegel sur l'Afrique*, Thèse doctorat de philosophie, Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1990, pages 518 à 767.

[24] P. F. Tavares, *op. cit.*, p. 561.

lion du bestiaire médiéval[25] dont Léo Spitzer rappelle que, pour ne pas être suivi, effaçait de sa queue toutes les traces laissées par ses pas. Cabral, lui, a toujours laissé des *huellas* (empreintes), même s'il ne les indiquait pas toujours. Aussi pouvons-nous les retrouver, mais encore faut-il savoir les reconnaître, puis les toucher pour les méditer afin qu'apparaissent leur signification. Or, pour les toucher, il faut savoir être comme *les aveugles* de Diderot[26] qui, par le tact, sentent et voient mieux les choses et les mots que les voyants.

Nous devons à présent préciser que la double considération, lexicologique sur l'adverbe de temps « toujours » et morphologique sur l'influence du vocabulaire de Hegel sur Cabral, a d'emblée fixé notre objet, ou plus exactement, elle l'a laissé être dans son mouvement en faisant *tout de suite* « entrer » le lecteur dans nos *idées*[27], comme le fit Paul Valery sur un autre thème. Par ailleurs, et de façon plus radicale encore, elle enjambe toute intro-duction ou pré-face, conformément à la doctrine de Hegel d'après laquelle la philosophie, puisqu'elle ne doit pas se distinguer de son objet (d'étude), doit immédiatement être dans « la chose même »[28]. La philosophie n'intro-duit pas, mais, pourrait-on dire, entre-duit. Cette méthode écarte l'attraction des banalités sur Cabral, si répandues de nos jours, et elle préserve tout autant d'une quelconque « cabralmania » (hagiographie, idolâtrie, culte, etc.). En outre, indiquer le rapport de Cabral à Hegel, l'un des plus grands penseurs de tous les temps, c'est tenir éloigné toute la médiocrité ambiante de ses opposants qui lui reprochent d'avoir conquis l'*indépendance*, parce qu'ils préféreront *toujours* la servitude en colonie portugaise. Le mot de Chateaubriand, royaliste impénitent, peut leur être objecté : « Mais il n'est point de beaux pays sans l'indépendance ; le ciel le plus serein est odieux si l'on est enchaîné sur la terre »[29]. La liberté est, aussi, d'ordre esthétique.

Au reste, cette démarche permet de mieux saisir l'indéniable apport de Cabral aux questions théoriques et pratiques révolutionnaires de son siècle, dont témoigne l'extension et l'élargissement, *de facto*, du champ des recherches cabraliennes vers de nouveaux horizons philosophiques, et tout spécialement à Hegel ici, source inépuisable dont les idées ont modifié le cours du monde[30]. Que Hegel, dont Marx s'est si largement inspiré, n'ait pas laissé Cabral indifférent atteste de l'intérêt que ce dernier accordait aux philosophes même si lui-même n'en fut pas un.

Au vrai, cette orientation de la connaissance est une nécessité, d'autant plus forte que si l'on veut écouter la pensée de Cabral, si nous décidons de penser ses pensées, et non pas uniquement les entendre pour la seule satisfaction de nos oreilles, sa pensée doit être « mesurée » à l'aune des conceptions des grands penseurs d'Occident, d'Asie et, accessoirement, d'Orient. Car il n'est aucune

---

[25] Léo Spitzer : « (qu'on se souvienne du lion qui, dans les bestiaires médiévaux, efface de sa queue l'empreinte de chacun de ses pas, pour tromper ses poursuivants) », *Art du langage et linguistique*, in *Études de styles*, *précédé de Léo Spitzer et la lecture stylistique de Jean Starobinski*, traduit de l'anglais et de l'allemand par Éliane Kaufholz, Alain Coulon, Michel Foucault, Gallimard, Paris, 1970, p. 67.

[26] Diderot, *Lettre sur les aveugles*, pages 77 à 137, in *Pensées philosophiques (additions aux pensées philosophiques)*, *Lettre sur les aveugles (addition sur la lettre des aveugles)*, *Supplément au voyage de Bougainville*, *chronologie et introduction par Antoine Adam, professeur honoraire à la Sorbonne*, Garnier-Flammarion, Paris, 1972.

[27] Paul Valéry : « J'entre tout de suite dans mes idées », *Philosophie de la danse*, Édition Allia, Paris, 2023, p. 10.

[28] Hegel : « Dans la préface qui précède un ouvrage, un auteur explique habituellement le but qu'il s'est proposé, l'occasion qui l'a conduit à écrite et les relations qu'à son avis son œuvre soutient avec les traités précédents ou contemporains sur le même sujet. Dans le cas d'une oeuvre philosophique un pareil éclaircissement paraît, non seulement superflu, mais encore impropre et inadapté à la nature de la recherche philosophique. En effet tout ce qu'il faudrait dire de philosophie dans une préface, un aperçu historique de l'orientation et du point de vue, du contenu général et des résultats, une enfilade de propositions éparses et d'affirmations gratuites sur le vrai, tout cela pourrait avoir aucune valeur comme mode d'exposition de la vérité philosophique. En outre, puisque la philosophie est essentiellement dans l'élément de l'universalité qui inclut en soi la particulier, il peut sembler qu'en elle plus que dans les autres sciences, dans le but et dans les derniers résultats se trouve exprimée la chose même dans son essence parfaite ; en contraste avec cette essence l'exposition devrait constituer proprement l'inessentiel », *La phénoménologie de l'esprit*, coll. Philosophie de l'esprit, traduction par Jean Hyppolite, Aubier Montaigne, Paris, 1941, p. 5 ; plus loin, il précise : « la chose même, c'est-à-dire la connaissance effectivement réelle de ce qui est en vérité », p. 64.

[29] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, chronologie et introduction par Jean Mourot, bibliographie par Jean-Claude Berchet, Garnier-Flammarion, Paris, 1968, p. 375.

[30] Jacques D'Hondt : « Ici et là, on veut brûler Hegel, cent cinquante ans après sa mort ! Les passions éveillées par la publication de ses idées et par leur succès équivoque ne s'apaisent pas. Cette longévité qualifie les grands penseurs. Concernant Hegel, elle se maintient exceptionnellement. Ce philosophe participe encore aux débats et aux combats de notre temps, peut-être parce qu'il a voulu être typiquement le philosophe du débat et du combat. Ses doctrines ont infléchi de manière significative l'évolution des idées et même, dans une certaine mesure, elles ont modifié le destin du monde », *Hegel, le philosophe du débat et du combat*, coll. Textes et débats, Librairie Générale Française, Paris, 1984, p. 9.

autre possibilité pour saisir l'ampleur de ses idées, comprendre leur signification ontologique, leur sens particulier et leur portée universelle. Sous ce rapport, une fâcheuse manie a pris forme, une sorte de complexe d'infériorité intellectuelle, qui consiste, par exemple, à prétendre expliquer Cabral par Edgar Morin, alors que c'est l'inverse qui devrait être. Mesurer Cabral, c'est toucher sa pensée.

III. Qu'est-ce que « mesurer » Cabral ?

Alors, en propre, que veut ici (nous) dire *mesurer* ? Si nous écoutons le mot de façon banale, il signifie « prendre la mesure » d'un objet ou d'un phénomène. Mais, avec cette indication, nous ne nous sommes pas plus avancés que nous ne l'étions au moment même où nous posions la question, au sens où cette expression ne touche pas à la signification authentique du *mesurer* qui, en l'espèce et elle seule, autorise toute méditation féconde. Or l'étymologie nous met sur la voie. *Mesurer*, tiré du bas latin *mensurare*, dit d'abord les actes suivants : « estimer », « évaluer ». Mais, autre précision suggestive, *mensurare* provient lui-même de *mensura* (« mesure ») dont la racine *mens*-ura a donné *Mensch* ou *Mann* en Allemand et qui désigne « l'homme ».

Mesurer est, essentiellement, dévoiler l'être-de-l'homme comme acteur, l'actant. L'homme, en tant que tel, est le mesurant du monde et l'automesure, *mens*ura de soi-par-soi. En mesurant le monde, que ne fait-il sinon se mesurer, se toucher. L'homme qui saisit l'homme. Cette idée-là se retrouve exprimée, de façon éloquente quoique de manière différente, dans le *Théétète* de Platon, lorsque Socrate rétorque à Théétète : « Tu risques bien d'avoir prononcé, sur la science, une parole qui n'est pas sans valeur, mais celle que disait aussi Protagoras. Mais c'est d'une autre façon qu'il a dit ces mêmes choses. Il dit en effet, n'est-ce pas, **que l'homme est mesure de toutes choses, de celles qui sont, au sens où elles sont, de celles qui ne sont pas, au sens où elles ne sont pas**. Tu dois bien l'avoir lu ? »[31]. C'est encore dans cette tradition que s'inscrit Heidegger, lorsqu'il fait du « dire » la *mesure* de l'homme[32].

Ainsi, en appréhendant la *mesure* comme une ontologie, puisqu'elle est l'activité parolante (diction) sur l'être et le non-être, Protagoras la définit-il non pas comme l'essence même de l'homme mais plutôt comme l'une de ses activités distinctives et fondamentales. À cet égard, l'étymologie, plus audacieuse, fait le contraire, renseigne autrement, et c'est donc vers elle que nous retournons, après avoir rappelé que Socrate, par une dialectique subtile, réfute la conception Protagoras, pour fonder autrement la mesure.

Mais, pour lors, mettons de côté les critiques socratiques, pour reprendre l'étymologie avec le linguiste Louis-Jean Calvet. Après quelques remarques sur le terme « homme »[33], il ajoute : « Du côté germanique, l'homme est plus prétentieux : son nom remonte à la racine ***men-**, qui désignait **la pensée**. L'anglais *man*, l'allemand *Mann*, le danois *mand* sont ainsi liés à *mind*, « esprit » […] Mais le couple

[31] Platon, *Théétète*, Traduction inédite, introduction et notes par Michel Narcy, 2ème édition corrigée, Paris, 1995, p. 153.

[32] Heidegger : « « Est-ce que [l'expression] « pour l'homme » veut dire purement et simplement : posé *par* l'homme ? Il nous faut répondre non dans les deux cas, et nous devons nous rappeler que l''Αλέθεια, pensé en mode grec, se déploie évidemment pour l'homme, mais que l'homme reste déterminé par le λογοσ [logos]. L'homme est celui qui dit. Dire – en haut allemand *sagan* – signifie montrer, laisser apparaître et voir. L'homme est l'être qui, de son dire, laisse reposer devant lui le présent en sa présence, dans l'entente de ce qui lui fait face. L'homme ne peut parler que dans la mesure où il est celui qui dit », *Hegel et les Grecs*, in *Questions II*, *op. cit.*, p. 65.

[33] Louis-Jean Calvet : « L'homme, de son côté, est rattaché, dans les langues romanes à une racine indo-européenne, ***khem-**, signifiant « terre ». L'homme, le « terrestre » (par opposition à Dieu, le « céleste », est ainsi, dans les civilisations romanes, lié à l'*humus* et à l'*humilité*. Mais le terme latin désignait en fait l'ensemble de l'espèce humaine, c'est-à-dire l'homme et la femme, les « terrestres », donc. Et il va ensuite se spécialiser pour désigner l'être humain de sexe masculin. On l'appelle *hombre* (espagnol) *uomo* (italien), *homen* (portugais), mais dans tous les cas il donne naissance dans le vocabulaire de la féodalité à l'*hommage* (*homenaje*, *omaggio*, *homenagem*). Le latin avait, à côté de **homo**, un autre terme, qui signifiait plus spécifiquement « de sexe masculin », **vir**, lui-même issu de l'indo-européen, ***wir**, « homme », qui nous mène à *viril*, *vertu*, *vertueux*, nous montrant en quelle estime on tenait le sexe masculin, et à *virago*, « femme d'allure masculine », à l'origine (et en latin) « femme qui a le courage d'un homme ». Le fait que ce dernier mot ait pris en français un sens nettement péjoratif illustre bien le machisme qui s'installe très tôt sur les rives de la Méditerranée : la femme ne saurait rivaliser avec l'homme dans le domaine de la vertu… », pages 16 à 17.

homo-vir, « espèce humaine »-« homme », existe encore en allemand (*Mann*, *Mensch*), alors qu'il a tout à fait disparu des langues romanes et de l'anglais »[34].

Mesurer, *Men*, *Mann*, *Mand*, *Mind*, disent le même : penser, esprit, homme !

Pour autant, et il convient de le rappeler, *mensura* a remplacé le vocable *metiri*, excepté dans les deux langues ibériques, l'espagnol et le portugais, qui l'ont maintenu sous la forme de *medir*. Ainsi, en créole capverdien, qui tient aussi du portugais, les couturières usent d'une expression par laquelle elles désignent l'acte préalable à toute confection de vêtements et qui en est une condition *sine qua non* : « tomar medida » : saisir les *mens*urations (du corps), pour confectionner et y ajuster la tenue afin de permettre le port adéquat du vêtement réalisé. Or, toute confection reproduit un modèle qui décalque un « patron » de couture (en papier) séparé en parties et sous lequel est placé le tissu qui sera découpé en autant de parties selon ce plan, avant que celles-ci ne soient cousues ou assemblées. Mais concevoir un « patron » pour s'assurer de la réalisation d'un projet, en l'espèce le vêtement, n'est pas qu'œuvre humaine. Étienne de La Boétie le rappelle, lorsqu'il fait de la Nature la plus sublime des couturières : la Nature, écrit-il, « cette bonne mère […] **nous a tous figuré à même patron** »[35]. La Nature, remarquable couturière, procède selon un modèle. Tout « patron » est l'approche modelante d'une idée, *eidos*.

L'exemple, tiré de la langue (*mens*ura) et de l'expérience (couturière), est éloquent. En effet, dans ce type de projet vestimentaire, il est facile de reconnaitre la *quadri-causalité*, la théorie des « quatre causes » inhérentes à toute action, telle que formulée par Aristote : la *cause matérielle* (tissu à coudre), la *cause formelle* (le patron de couture), la *cause efficiente* (vêtement cousu) et la *cause finale* (port de l'habillement). Dans une étude antérieure, nous avons souligné l'importance d'Aristote pour comprendre Cabral[36] chez lequel *la quadri-causalité* se retrouve dans *l'agir* qui est la dialectique entre théorie et pratique synthétisée dans la Culture.

Lorsque sont récapitulées et assemblées les considérations précédentes, alors « mesurer », selon son étymologie et la quadri-casualité, signifie d'abord et fondamentalement : saisir et dévoiler le *mens*, le *mann*, le *man*, le *mind*, l'esprit, c'est-à-dire l'homme (être-humain) par lui-même et selon sa caractéristique la plus haute (noble) : la pensée. C'est dans celle-ci que l'homme se définit comme cause *matérielle*, *formelle*, *efficiente* (motrice) et *finale*. Ainsi, lorsque Cabral dit que nous devons « penser pour mieux agir », il ne dit pas seulement que la pensée est au service de l'action, il veut surtout affirmer que la pensée est le but, la finalité, la cause finale : la liberté.

En tous les cas, c'est en pensant, *à nouveau*[37], les pensées de Cabral que nous commençons à le *mesurer*, à le toucher, c'est-à-dire à saisir ce qui en lui fait et révèle l'homme (conscience de soi) et l'humanité (conscience universelle).

Au vrai, Cabral se mesure, selon trois degrés, qui constituent une ligne d'interprétation de sa pensée : en premier lieu, selon son « monde extérieur », généralement défini comme le contexte historique (colonisation, diaspora, deuxième guerre mondiale, révoltes…) dans lequel il est apparu et a grandi, qu'il a subi, puis analysé de façon critique, avant de le transformer. Cette dimension de la recherche a donné lieu à maints travaux de fortunes diverses ; certaines, en effet, de haute tenue, d'autres banals, mais qui forment à présent une bibliographie non négligeable et continue de croître. En

[34] Louis-Jean Calvet, *Histoires de mots*, *Étymologies européennes*, Payot, Paris, 1993, pages 16 à 17.
[35] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un* (1575), suivi de *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes de Benjamin Constant* et de *Le Loup et le Chien de Jean de La Fontaine*, Librio, Philosophie, Texte intégral, 1576, p. 16.
[36] P. F. Tavares, *Aristote et Cabral : ἐνέργεια et Culture, ou l'homme, animal rationnel ou animal culturel,* Colloque international sur *Le legs théorique d'Amilcar Cabral*, Praia, 8 et 9 décembre 2021.
[37] L'expression « à nouveau » signifie reprendre le même thème mais d'une autre manière.

deuxième lieu, selon son « monde intérieur » pris en vue lors de travaux antérieurs, entre autres *Cabral et l'Inde*[38], *Pourquoi Cabral a-t-il été prénommé Amilcar ?*[39], *Le Serment d'Amilcar Cabral*[40], etc. En troisième et dernier lieu, et c'est à la considération de ce point que nous devons maintenant passer, selon « l'homme intérieur ».

Cette ligne de recherche et de réflexion sur les pensées de Cabral consiste à saisir l'idée de *l'homme intérieur* qui prolonge et approfondi celle de son *monde intérieur* par lequel il effectue la saisie de son *monde extérieur*. D'autant que *l'homme intérieur* est le centre cognitif, expérimental et individuel, elle est la conscience-de-soi du Cabral de la maturité et de laquelle naîtra le *nouvel Africain*, par et dans l'épreuve de la lutte d'indépendance et au seuil de l'inéluctable victoire de l'indépendance sur la domination.

Il convient de le préciser, *l'homme intérieur* est une notion et une idée de l'Ancien Testament, dont Job, en tant qu'il subit cruellement la double expérience de l'injustice et de la souffrance avant d'être réhabilité, est le modèle emblématique. *Le Livre de Job*, comment ne pas le rappeler, est tiré d'un conte populaire antérieur à la Bible et qu'un génial auteur a transformé en récit théologique[41] finalement inséré dans le *Pentateuque*. Le philosophe danois, Søren Kierkegaard, a intensément médité l'expérience de Job à laquelle il a conféré une dimension axiale. Nous en avons fait l'analyse dans *Kierkegaard dans « La reprise », Pour Job et contre Hegel*[42] et renvoyons le lecteur aux pages 8, 9, 34 et 61. Aussi, pour lors, il suffira d'esquisser succinctement les traits de cet *homme intérieur* dont la figure cabralienne du *nouvel Africain* est la reformulation théorique, une variante laïcisée, citoyenne et révolutionnaire.

Cabral-avec-Cabral, l'homme en lui-même, avec lui-même. C'est dans sa « culture savante » (classique, humaniste, marxiste, etc.), consignée pour l'essentiel dans ses écrits théoriques et ses réflexions politiques, que l'on découvre, d'une part, les traits de cet *homme intérieur* qui, comme Job, a placé la liberté et la justice au centre de son existence, et, d'autre part, des informations sur « la dialectique du maître et de l'esclave ». Il est aussi des mots qui, dans ses textes de mobilisation et ses causeries dédiées à la formation des cadres de son parti, s'inspirent de cette dialectique hégélienne.

IV. Cabral : « la dialectique du maître et de l'esclave »

En tous les cas, l'*homme intérieur*, chez Cabral, est (la) « liberté » même[43], en « puissance » (*potentia*) et en « acte » (*actus*). On s'en convainc, en montrant comment et en quelle occasion il reprend quasi littéralement, s'approprie méthodiquement et reformule de manière judicieuse « la dialectique du maître et de l'esclave » de Hegel, pour exposer le sens ultime de son combat. Ainsi, élabore-t-il, en peu de mots, une brève esquisse de philosophie cabralienne de l'histoire par laquelle il finit par ressembler, très fortement, au portrait du « héros hégélien » dressé par Hegel dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* et dont nous avons exposé les cinq critères dans *Le Serment d'Amilcar Cabral*[44] ? Il n'est pas jusqu'aux deux notions, « débat » et « combat » qui forment le titre d'un autre ouvrage de Jacques D'Hondt, *Hegel, philosophe du débat et du combat*[45], qui valent autant pour Cabral, excepté qu'il n'était

[38] P. F. Tavares, *Cabral, Goa et l'Hindouisme*, 21 mai 2024.
[39] P. F. Tavares, *Pourquoi Cabral se prénomme-t-il Amilcar ?* 4 août 2016.
[40] P. F. Tavares, *Le Serment d'Amilcar Cabral*, 26 janvier 2018.
[41] *Livre de Job* : « Le point de départ de ce livre est un conte populaire […] Yahvé l'avait éprouvé en lui retirant tout, et malgré cela, Job était resté fidèle. À la fin, Dieu lui rend tout. La morale était un peu simpliste. C'est alors qu'un auteur inconnu a écrit les poèmes des chapitres 3-41. Là, un Job différent du premier accuse la condition humaine, et ses trois amis lui opposent des réponses de la sagesse traditionnelle », in *Livre de Job*, in *La Bible des communautés chrétiennes*, présentée et commentée par Bernard Hurault, Louis Hurault, Jean Van Der Meersh, Médiaspaul, Paris, 1994, p. 813.
[42] . F. Tavares, *Kierkegaard dans « La reprise », Pour Job et contre Hegel*, 2021.
[43] P. F. Tavares : « un point fixe : la liberté », in *François Mitterrand sur l'assassinat de Cabral*, *« Un militant assassiné »*, Lusojornal, 24 décembre 2021.
[44] P. F. Tavares, *Le Serment d'Amilcar Cabral*, 26 janvier 2018.
[45] Hegel : « *Je suis le combat*, car un combat est justement un conflit qui ne consiste pas dans *l'indifférence mutuelle des deux antagonistes*, mais au contraire dans le fait qu'*ils sont liés ensemble*. Je ne suis pas seulement *l'un* de ceux qui se sont engagés dans le combat, mais je suis les deux combattants,

pas un philosophe au sens authentique et technique du terme, alors que Hegel, tout autant, n'était pas un « militant armé ». Cabral correspond au portrait du *héros universel* magnifié par Hegel.

Sous ce rapport, et pour approfondir significativement ce qui précède, faisons remarquer un détail littéraire passé jusqu'ici inaperçu mais dont l'importance est décisive. C'est le fait que Mario de Andrade ait choisi et placé en épitaphe de son *Amilcar Cabral, Essai de biographie politique*, le mot suivant de Hegel : « L'intérêt de la biographie à l'air de s'opposer directement à un dessein général, mais elle a elle-même comme arrière-plan le monde historique auquel l'individu est mêlé ; Hegel »[46].

Or le choix de ce mot qui, comme épitaphe, résume le ton et précise l'orientation de l'ouvrage de Mario de Andrade, est tout sauf anodin et même loin d'être négligeable. En effet, le choix de ce mot est d'autant plus frappant et impressionnant que cette formule de Hegel est peu connue, et seul quelques spécialistes, parmi les plus éloquents, s'y réfèrent directement. Jacques D'Hondt, par exemple, un des meilleurs spécialistes mondiaux de Hegel (et de Marx), l'a retenue pour la placer en épitaphe, à la première page de son *Hegel secret*[47], et plus exactement en tête de son *Avant-propos*.

Lors de sa parution, à Paris, en 1968, cet ouvrage de Jacques D'Hondt eut un retentissement considérable, qui n'a pas été démenti depuis. Il jetait un éclairage nouveau sur la pensée de Hegel. Ainsi, cette publication paraît donc douze années avant que Mario de Andrade, à son tour, en 1980, ne reprenne ce mot de Hegel pour en faire, à l'instar de Jacques D'Hondt, les premières lignes et l'épitaphe de son ouvrage sur son ami Cabral. Dès lors, comment ne pas légitimement se demander si Jacques D'Hondt n'est pas la source première d'inspiration de Mario de Andrade ? Tout porte à le croire. Les deux ouvrages biographiques ne débutent-ils avec la même référence ? En tous les cas, le choix de Mario de Andrade, qu'il fait à dessein, signale à l'évidence qu'il connaissait la pensée de Hegel, au moins dans leurs grandes lignes. Et s'il a lu Jacques D'Hondt, on peut en déduire que sa connaissance (genèse et formation) de la philosophie de Hegel était suffisante. Et il n'était pas le seul dans ce cas.

En effet, plusieurs amis francophones de Cabral, qui furent également proches de Mario de Andrade, se sont intéressés à Hegel, tout spécialement Amady Ali Dieng qui, dès 1978, appellera les marxistes africains à effectuer un retour théorique à Hegel[48], et Yves Benot[49], entre autres. L'un et l'autre ont très largement fait écho et répandu les résultats de notre thèse de doctorat sur Hegel et l'Afrique[50] (mi-mai 1990). Amady Aly Dieng remettra même en cause sa propre interprétation de Hegel qu'il défendait jusque-là et Y. Benot fera un élogieux compte-rendu dans *Afrique-Asie*. Mario de Andrade, lui-même alors très intéressé par les questions hégéliennes, aurait dû assister à cet événement doctoral, s'il n'avait pas été fragilisé par la maladie[51], puis emporté par la mort quelques mois après (mi-août 1990). Senghor, également, connaissait fort bien la pensée de Hegel, pour l'avoir étudiée[52] et c'est avec

---

je suis le combat lui-même. Je suis comme l'eau et le feu qui entrent en contact, je suis le contact et l'unité de choses qui se repoussent l'une l'autre. Ce contact est précisément lui-même une relation double et conflictuelle, la relation de ce qui tantôt se divise et se dédouble, tantôt se réconcilie et se réunit avec soi-même », cité par Jacques D'Hondt in *Hegel, le philosophe du débat et du combat*, Textes et débats, coll. Le Livre de poche, Librairie Générale Française, Paris, 1984, p. 7.

[46] Mario de Andrade, *Amilcar Cabral, essai de biographie politique*, Petite Collection Maspero, Paris, 1980.

[47] Jacques D'Hondt, *Hegel secret, Recherches sur les sources cachées de la pensée de Hegel*, 1ère édition, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, p. 1. Jacques D'Hondt a été membre de notre jury de thèse et nous deviendrons amis.

[48] Amady Aly Dieng, *Hegel et l'Afrique noire, chapitre II*, in *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*, Éditions Sankoré, Dakar, 1978. L'auteur

[49] C'est au cours de la conférence sur le bicentenaire de la première abolition de l'esclavage que Gilbert Bonnemaison et moi avions organisée à Épinay-sur-Seine, et dont l'orateur principal était Robert Badinter, que nous ferons se rencontrer Jacques D'Hondt et Yves Benot, avec Marcel Dorigny, Bernard Gainot, Florence Gauthier, Jean-Claude Halpern.

[50] P. F. Tavares, *Hegel critique de l'Afrique*, *Introduction aux études critiques de Hegel sur l'Afrique*, Thèse de doctorat de philosophie dirigée par Louis Sala-Molins, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1990.

[51] Mario de Andrade est mort trois mois avant cette soutenance de thèse. Notre dernière rencontre a été un hasard. J'accompagnais ma mère qui prenait son vol pour Abidjan, à l'aéroport Roissy Charles de Gaulle (CDG), lorsque je vis Mario de Andrade, seul, appuyé sur un mur. Je lui annonçais avec enthousiasme et bonheur que la soutenance était dans quelques semaines. Il s'excusa de ne pouvoir être présent. Il embarquait pour Londres. Et j'apprendrai, plus tard, par Elisa Andrade, que c'était pour son hospitalisation. C'est pourquoi Elisa Andrade me demanda de prononcer l'oraison funèbre de Mario de Andrade à l'Unesco, qui fut un moment de très grande émotion.

[52] P. F. Tavares, *Senghor : sur Cabral et Pompidou*, 9 septembre 2023, p. 7.

un enthousiasme non dissimulé qu'il publiera nos articles. Et, faut-il le rappeler, Jacques D'Hondt[53] avait lui-même suivi les cours de Senghor lorsque celui-ci enseignait à Poitiers, à la veille de la Seconde guerre mondiale. Bref, ce cercle d'intellectuels amis de Cabral participait, peu ou prou, à une atmosphère favorable à Hegel et ils se laissaient volontiers influencer par certains aspects de sa doctrine.

Sans ces rappels, il pourrait paraître inattendu et surtout difficile de comprendre et, par suite, d'expliquer le fait inédit de voir Cabral placer « la dialectique du maître et de l'esclave » au cœur de son historiographie politique de la libération (*retour à l'histoire*) de laquelle il fera surgir, de façon concomitante, la figure du *nouvel Africain* celui-là qui a opéré *le retour* [de l'Afrique] *à l'histoire*. En procédant de la sorte, Cabral n'hésita pas à faire de cette fascinante et célèbre figure hégélienne la matrice théorique, historique et doctrinale de cet *homme intérieur* « nouveau » en Afrique. C'est dans ce cadre théorique, cadre dynamique qui fait partie de sa théorie, que Cabral situe, et nulle part ailleurs, la liberté générale, qu'il médite en pratiquant l'héroïsme révolutionnaire.

Aussi est-ce dans sa réinterprétation condensée de « la dialectique du maître et de l'esclave » que Cabral *mesure*, c'est-à-dire définit l'homme comme *animal culturel*[54], saisit l'homme, le *mens*, en son essence spirituelle (*mind*, *mann*, *mand*, etc.) et dans son activité essentielle : la *mesure*. Cabral fait ainsi de la figure (expérience) qu'il emprunte à Hegel le lieu unique où l'Africain récupère et réhabilite sa propre humanité.

Mais, quand bien même Cabral a emprunté à Hegel sa doctrine du maître et de l'esclave et que sa biographie correspond à celle du héros hégélien, le lecteur serait en droit de faire l'objection suivante : en quoi donc « la dialectique du maître et de l'esclave », figure historico-philosophique et européo-occidentale, aurait à voir avec le monde noir en voie d'émancipation anticoloniale ? Et ne serions-nous pas en présence que d'une imitation, d'une pâle *mimesis*, d'un mimétisme ordinaire ? En réalité, il n'en est rien. Car, Hegel, qui suivait avec une remarquable attention tous les événements coloniaux de son temps, s'est inspiré de la révolte réussie des esclaves noirs de Saint-Domingue qu'il a philosophiquement transposé en l'intégrant fort savamment dans sa célèbre *Phénoménologie de l'esprit*, sous la figure « Domination et Servitude » qui, ainsi, recevait une véritable base matérielle et un fondement historique contemporain et réel, sans pour autant minimiser ou même occulter les servitudes antérieures si nombreuses dans l'histoire universelle.

Autrement dit, en empruntant cette figure pour théoriser le surgissement du *nouvel Africain*, Cabral ne fit pas seulement preuve d'une grande audace historiographique, il se réappropriait aussi le fameux épisode haïtien pour s'inscrire dans sa continuité. Ainsi saisit-il la signification historique de ce grand événement qu'il ne pouvait ignorer comme tous ses contemporains noirs pour qui Haïti restait une grande et si belle référence d'abolition de la domination.

Bref, il n'y a pas de hasard au fait que Cabral ait été le seul, parmi les grands intellectuels et les grands hommes politiques de son temps, à avoir autant théorisé « la dialectique du maître et de l'esclave » pour expliquer sa propre action dans l'histoire universelle.

Nous aurions également tort de penser que, s'agissant de l'esclavage, Hegel ne s'est intéressé qu'à la situation des Nègres de Saint-Domingue. Nous l'avons montré dans notre thèse de doctorat, dès son enfance studieuse il s'est mis à étudier la problématique de l'esclavage dans Rome qui, selon lui, s'inspirait du modèle familial patriarcal ; puis, période après période, sans jamais discontinuer, il approfondira la question durant sa jeunesse au terme de laquelle il adoptera une position tout à fait

[53] P. F. Tavares : « il me confiera avoir été un élève de Léopold Sédar Senghor lorsque celui-ci enseignait la grammaire et les lettres au lycée Descartes de Tours, entre 1935 et 1938., *Pour le centenaire du philosophe Jacques D'Hondt*, 29 avril 2020.

[54] P. F. Tavares, *Aristote et Cabral : ἐνέργεια et Culture, ou l'homme, animal rationnel ou animal culturel,* Colloque international sur *Le legs théorique d'Amilcar Cabral*, Praia, 8 et 9 décembre 2021.

radicale : une condamnation sans équivoque de l'esclavage des Noirs dans les Deux Indes et la dénonciation sans ambages de la complicité de l'Église dominante avec les milieux esclavagistes. C'est dans la suite cohérente de ses prises de position d'enfance et de jeunesse, que le Hegel de la maturité, au sommet de sa carrière universitaire, appuiera, validera et cautionnera l'insurrection des esclaves noirs de Saint-Domingue et, surtout, saluera de façon emphatique, avec des mots sublimes, la naissance de Haïti comme « État chrétien » (liberté, égalité et fraternité), qu'il annonce comme la préfiguration historique des futures indépendances noires.

Hegel eut une connaissance parfaite de la situation des esclaves de Saint-Domingue pour avoir lu, avec sa profondeur coutumière, à Berne, chez les Von Steiger où il était précepteur, l'*Histoire des Deux Indes* de l'abbé Raynal (et de Diderot) qu'il consignera dans ses *Fragments de la période de Berne*[55], un document fort peu étudié et à propos duquel nous avons écrit *Le jeune Hegel, lecteur de l'abbé Raynal*[56] dans le prolongement à la fois de notre thèse de doctorat et de deux articles que Senghor n'hésitera pas à republier : *Hegel et Haïti ou le silence de Hegel sur Saint-Domingue*[57], puis, *Hegel et l'abbé Grégoire, Question noire et Révolution française*[58].

En tous les cas, coïncidence frappante, *La phénoménologie de l'esprit* dans laquelle est développée *Domination et Servitude* (« la dialectique du maître et de l'esclave ») paraîtra en 1804, année de la proclamation de l'indépendance de Haïti, jusque-là appelé Saint Domingue.

Hegel a défini sa *phénoménologie* comme « **Science de l'Expérience de la Conscience** »[59], titre de la première partie de son ouvrage, qui est désormais une formule célèbre. Cette *science* retrace le cheminement de la *conscience commune* (ordinaire) qui, par degrés, par stations, ou selon une série d'expériences, devient *conscience de soi* et s'élève jusqu'au à l'étape ultime pour être alors *conscience philosophique*. Ainsi cette science-là expose, autant qu'elle décrit et analyse le parcours (mouvement) intégral et typique de *l'esprit* entendu comme *ce qui séjourne auprès du négatif et transforme le négatif en positif*. Mais alors, qu'est-ce que cela l'expérience ? C'est, écrit-il, « Ce mouvement *dialectique*, que la conscience exerce sur elle-même, en son savoir aussi bien qu'en son objet, *en tant que devant elle le nouvel objet vrai* en *jaillit*, [cela] est proprement ce qu'on nomme *expérience* »[60].

Sous ce rapport, chaque « expérience » vécue par la conscience est rendue et présentée par Hegel sous la forme d'une « figure de la conscience »[61] particulière, et toutes tendent à *l'universel concret*. Le philosophe en a recensé, retenu et ordonné huit *figures* fondamentales et significatives.

Selon leur ordre d'apparition phénoménale, leur agencement ou rangement ontologique, la première grande « expérience », la « figure » initiale, originelle, est celle de la *conscience* ordinaire (naturelle, commune, banale, *sensible*) surgissant dans son *immédiateté* ; puis, se contredisant, elle se dédouble pour être *conscience-de-soi*[62] en tant qu'essence de l'homme et aussi l'essentiel dans le dévoilement de l'être de toutes choses ; enfin, en tant que telle, elle poursuit sa formation jusqu'à son

---

[55] Hegel, *Fragments de la période de Berne (1793 – 1796)*, introduction par Robert Legros, traduction par Robert Legros et Fabienne Verstraeten, Vrin, Paris, 1987.
[56] P. F. Tavares, *Le jeune Hegel, lecteur de l'abbé Raynal*, *Hegel philosophe anti-esclavagiste*, Collège de France, 19 janvier 1996.
[57] P. F. Tavares, *Hegel et Haïti ou le silence de Hegel sur Saint-Domingue*, Chemins critiques, Vol. 2, N° 3, Mai 1992.
[58] P. F. Tavares, *Hegel et l'abbé Grégoire, Question noire et Révolution française*, in *Révolution aux colonies*, Annales Historiques de la Révolution Française, N° 293-294, Année 1993, pages 491 – 509.
[59] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, coll. Philosophie de l'esprit, traduction de Jean Hyppolite, t. 1, Aubier Montaigne, Paris, 1941, p. 63.
[60] Hegel, *op. cit.*, t. 1, p. 75.
[61] Hegel : « les moments du tout sont des *figures de la conscience*. En poussant vers son existence vraie, la conscience atteindra un point où elle se libérera de l'apparence, l'apparence d'être entachée de quelque chose d'étranger qui est seulement pour elle et comme un autre ; elle atteindra aussi le point où le phénomène est égal à l'essence, où, en conséquence la présentation de l'expérience coïncide avec la science authentique de l'esprit ; finalement, quand la conscience saisira cette essence qui lui est propre, elle désignera la nature du savoir absolu lui-même », 77.
[62] Heidegger : « Celui qui demande [à savoir Heidegger] emploie ici le mot même de Hegel, *Selbstbewusstein*. Ce fut la prouesse de Hegel que de hausser cette locution indiscutablement péjorative (elle signifie couramment l'état d'e de qui a une haute opinion de lui-même) jusqu'à en faire le titre de l'acte de l'Absolu. La locution est ici rendue en son sens originel », *D'un entretien de la parole*, in *acheminement vers la parole*, note 2, p. 98.

ultime figure, le *savoir absolu* comme synthèse de la totalité de la connaissance, c'est-à-dire du *vrai* ou de la *vérité* qui n'est pas une idéalité ou une abstraction vide, mais la réalité même en tant qu'elle remet *le monde à l'endroit* parce qu'elle était jusque-là *à l'envers*.

Mais, presque toujours, les spécialistes font peu cas de l'acte sublime de l'esprit, sans lequel l'esprit ne serait que dispersion : *la récollection du souvenir*[63] (et non pas la mémoire) qui recueille, rassemble et conserve toutes les « figures » ou l'ensemble des « expériences » permettant à l'esprit de se maintenir comme tel et d'apprécier tout son parcours. Le souvenir récollectant est l'activité décisive. Si *l'esprit* oubliait ses expériences, il ne saurait se maintenir comme *esprit*, il ne serait pas phénoménologique.

V. Hegel : esclavage, culture et liberté

Ainsi, dans le tome 1, sur fond de leur propre contradiction, cinq « figures » se déploient selon leur mouvement interne ou *dialectique*, qui conduit chacune d'elle à la figure suivante : la *Conscience* devient *Conscience de soi* et celle-ci se transforme en *Raison*. La distribution exacte (mouvement tripartite) est celle-ci : A/ **Conscience** : I.) Certitude sensible, II.) Perception, III.) Force et Entendement) ; B) **Conscience de soi : IV.)** Vérité de la certitude de soi-même : **A.) Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi, Domination et Servitude, B.) Liberté de la conscience de soi**) ; C, AA) **Raison** : V.) Certitude et Vérité de la raison : A.) Raison observante, B.) L'actualisation de la conscience de soi par sa propre activité, C.) L'individualité qui se sait elle-même réelle en soi et pour soi-même.

C'est dans le chapitre *Domination et Servitude* qu'apparaît, pour la première fois dans cet ouvrage, l'idée et le thème de la culture : *Maître et esclave*, *a) La Domination*, *b) La Peur*, *c)* ***La Culture*** *ou* [Formation][64].

Le tome 2 développe les trois dernières figures : VI). **L'esprit** : A) l'esprit vrai, l'ordre éthique : a) le monde éthique, la loi humaine et la loi divine, l'homme et la femme, b) l'action éthique, le savoir humain et le savoir divin, la faute et le destin, c) **l'état du droit** ; B) l'esprit devenu étranger à soi-même ; **la culture** (I. **la culture et son royaume de l'effectivité**) ; C) L'esprit certain de soi-même, la moralité ; VII.) **La Religion** : (naturelle, esthétique, manifeste ou révélée) ; VIII.) **Le Savoir absolu** : I.) Le contenu simple du Soi qui se prouve comme l'être ; II.) La Science comme le Soi se concevant soi-même) ; III. (L'esprit conçu, dans son retour à l'immédiateté étant-là).

C'est dans le chapitre *L'esprit devenu étranger à soi-même* que l'idée et le thème de la culture réapparaissent, pour la seconde fois et désormais comme *royaume* de sa propre *réal*-isation, et non plus comme sphère de la pensée abstraite (*stoïcisme*, *scepticisme* et *conscience malheureuse*), ce qu'elle était lors de son premier surgissement.

Nous retiendrons, pour les méditer, trois parties de ces deux tomes qui aideront à lire Cabral ; du volume 1, nous extrairons tout d'abord le chapitre *Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi, Domination et Servitude*, parce que deux points offrent un intérêt : en premier, le fameux *combat entre le maître et l'esclave* ; en deuxième lieu, *la culture* ; en troisième lieu, *la liberté de la conscience de soi* et en dernier lieu, *la raison*. Ces quatre points sont essentiels pour comprendre Cabral ; du volume 2, notre attention sera retenue par le chapitre relatif à *la culture (I. la culture et son royaume de l'effectivité)* pour un motif qui saute aux yeux.

[63] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, tome 2, pages 312 à 313.
[64] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, tome 1, pages 161 à 166.

En tous les cas, ces cinq thèmes de *La phénoménologie de l'esprit* revêtent une importance majeure pour qui veut interpréter philosophiquement la pensée et l'agir de Cabral.

Pour lors, et sans aller plus avant dans ce qu'est *la culture* chez Hegel, précisons que la conscience de soi, née du dédoublement de la conscience, est à son tour amenée à résoudre la contradiction qui l'anime et la mine. Et elle le fait en créant la (sa) *culture* qui, dans le stade (étape) suivant devient la *raison* et celle-ci se transformera en *l'esprit* se sachant désormais *esprit*[65] qui fera de la *culture* son propre *royaume*, son monde, son époque, son *Epokè* (au sens grec) en bâtissant ce monde-là comme une réalité effective préparant et actualisant *la liberté*.

La phénoménologie de l'esprit présente donc une double approche successive de la culture. D'abord, *la culture* comme (le) moment par lequel s'achève (se termine) la figure « Domination et Servitude ». Sous ce rapport, *la culture* est ainsi la s*ursomption*, le dépassement d'un double état : d'une part, celui de l'affrontement (lutte) contre le maître, et, d'autre part, celui du combat contre la Nature (le travail) ; toutefois, ce dépassement, pour autant, conserve certains aspects (positifs) de ce qui lui est antérieur : le souvenir de l'expérience du combat contre ses deux adversaires. C'est la théorie de la sortie, de la suppression, de l'abolition et de la sursomption hégélienne de l'esclavage par la culture. Nous l'avons maintes fois répété, Hegel confirmera cette approche, lorsque, dans son *Encyclopédie des Sciences philosophiques*, il mettra en lien évident et direct ses propos sur Haïti avec ce passage de la *phénoménologie de l'esprit* sur la culture, en affirmant : « l'accès à la culture ne peut leur [esclaves insurgés] être refusé ».

Ensuite, *la culture* apparaît, à nouveau, ainsi : « la culture et son royaume de l'effectivité »[66], figure de la conscience de soi poussée vers sa propre dissolution par sa contradiction interne qui la conduit à « l'étape atteinte [de…] la pensée » illustrée, comme nous l'avons signalé, par trois grands systèmes philosophiques de la liberté de la conscience de soi : *le stoïcisme* [Rome] *le scepticisme* [Grèce] et *la conscience malheureuse* [Judaïsme], liberté de la pensée de laquelle naîtront *Les Lumières*.

Mais, comment donc ne pas être frappé par un autre fait insolite ? En effet, Hegel thématise et développe philosophiquement ce monde de la culture, juste après ses considérations sur « l'état du droit »[67], ce qui demeure la marque d'une audace phénoménologique tout à fait inédite.

Ainsi, *la culture*, apparue initialement dans et au terme de « la dialectique du maître et de l'esclave », autrement dit dans une situation où le droit n'existait pas, où le droit en tant que tel était absent (tome 1), *la culture* devient, par suite dialectique, la continuité phénoménologique de *l'état du droit* (tome 2). On peut donc en toute certitude dire que pour Hegel, si *la culture* est antérieure à *l'état du droit*, dès lors qu'elle constitue son monde ou son « royaume », elle dépasse, prolonge *l'état du droit*. Bref, *la culture* est, à la fois, antérieure et postérieure à *l'état du droit*. Or cette idée majeure se retrouve quasi intacte chez Cabral, il est vrai sous la forme d'un non-dit, un impensé, lorsqu'il est en possibilité d'affirmer que *l'État de la culture* dépasse *l'État de droit* ou, pour s'en tenir au mot de Hegel, *l'État* ***du*** *droit*.

Une autre idée non moins importante de Hegel et que nous venons d'exposer succinctement se retrouve chez Cabral : la culture comme monde, la culture comme le monde même ou l'existence.

Nous pouvons dire, en résumé, que la *conscience de soi* est une *figure* (expérience) qui vient se loger entre la *Conscience*, qui la précède, l'annonce, de laquelle elle naît, et la *Raison*, qui la suit ; puis,

---

[65] Hegel : « la substance est *esprit*, *unité* consciente d'elle-même du Soi et de l'essence », *La phénoménologie de l'esprit*, t. 1, p. 51.
[66] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, t. 2, pages 54 à 84.
[67] Hegel : c*) L'état du droit : I. (La validité de la personne.)* ; *II. (La contingence de la personne.) ; III. (La personne abstraite, le souverain du monde.)*, in *La phénoménologie de l'esprit*, t. 2, pages 44 à 49.

sur cette base-là, la *culture* s'édifie, se construit, en créant son propre monde réel d'où surgit la *liberté* du sujet pensant, en tant que conquête définitive et irréversible faite par la conscience de soi. Ainsi, *la culture* est la sphère où le sujet se pense en affichant son *indépendance* (autonomie), et, comme tel, s'affirme définitivement *libre*.

De la sorte, de façon méthodique, Hegel a donc reconstitué, reconstruit et retracé tout le mouvement propre de la conscience qui, dans le monde et l'histoire, s'autoréalise en traversant une suite d'étapes « nécessaires » (déroulement de soi par approfondissement de soi) en « figures » (*expériences*) dont l'enchaînement des successions a pour dynamique la « dialectique » (*identité de l'identité et de la non-identité*) tendant inexorablement vers son but[68] : *le vrai* qui est, pour reprendre la formule de Hegel, l'unité de « la forme objective de la vérité et celle du Soi qui sait ».

L'esprit (au sens de Hegel), en sa phénoménologie, est par conséquent le mouvement général par l'emboîtement dialectique (l'une dans l'autre et l'une après l'autre) de toutes les « expériences » ou « figures » exposées en une totalité finale : *l'absolu*. La *conscience* en son déploiement total est *l'esprit* même en sa *manifestation* phénoménale. *L'esprit* est le regard de la conscience se regardant dans son automouvement (évolution) dialectique (négativité, négations successives) et qui, après son *extranéation* (aliénation) comme Nature (le contraire produit par sa contradiction), revient sur elle-même en sa *simplicité* finale.

Au total, si *la phénoménologie* comme description de l'activité de *l'esprit* ne concerne que le parcours de la conscience se découvrant à elle-même dans sa propre expérience, dans *La philosophie de l'esprit*[69], l'esprit s'actualise dans l'histoire selon trois « moments » principaux : l'*esprit subjectif* (âme – phénoménologie – psychologie : inconscient, nuit, intuition, représentation, imagination, langage, nom, mémoire, pensée, Moi) ; l'*esprit objectif* (famille, société civile, État) et l'*esprit absolu* (art, religion, philosophie), quand la *Science de la Logique*, elle, théorise le mouvement de *l'Être*[70] à *L'Essence*[71] et le passage de celle-ci au *Concept*[72].

Cette digression sur *la phénoménologie* et *le système* de Hegel fournit des outils permettant de situer, de façon correcte, les trois parties (sources d'inspiration ou emprunts) qui ont visiblement stimulé les réflexions et orienté les écrits de Cabral : *Domination et servitude* (« la dialectique du maître et de l'esclave »), la thèse de Hegel sur « la culture » qui deviendra centrale (ontologique) chez Cabral, et « la liberté de la Conscience soi » si caractéristique de Cabral.

Nous connaissons, à présent, un tant soit peu, et la place et la double fonction de *la culture* chez Hegel, qui conforte l'influence qu'il a eu sur Cabral. Mais cette influence s'étend également à l'emploi de la *dialectique* (*négativité* : *unité et identité des contraires* ; *identité de l'identité et de la non-identité* ; *la forme comme automouvement du contenu*) comme méthode, *μέθοδος* qui, en tant que *μέθοδον*, est (un) chemin, un cheminement, un « faire expérience », *eundo assequi*. Hegel a porté la dia-lectique

---

[68] Hegel : « Au savoir, le *but* est fixé aussi nécessairement que la série de la progression. Il est là où est le savoir n'a pas besoin d'aller au-delà de soi-même, où il se trouve soi-même et où le concept correspond à l'objet, l'objet au concept. La progression vers ce but est donc aussi sans halte possible et ne se satisfait d'aucune station antérieure. Ce qui est limité à une vie naturelle n'a pas, par soi-même, le pouvoir d'aller au-delà de cet être-là immédiat ; mais il est poussé au-delà de et être-là par un autre, et cet autre-arraché à sa position, est sa mort. La conscience est pour soi-même son propre *concept*, elle est donc immédiatement l'acte de s'outrepasser soi-même », t. 1, p. 71.

[69] Hegel, *Précis de l'Encyclopédie des Sciences philosophiques*, *La Logique*, *La philosophie de la Nature*, *La philosophie de l'esprit* (L'esprit subjectif : A) L'Anthropologie. L'âme ; B) Phénoménologie de l'esprit ; C) La Psychologie ; Deuxième section : L'esprit objectif : A) Le droit, B) La moralité, C) La moralité sociale (la famille, la société civile L'Etat) ; Troisième section : L'Esprit absolu : A) L'Art, B) La religion révélée, C) La philosophie, traduction J. Gibelin, 4ème édition, Librairie philosophique, J. Vrin, Paris, 1978.

[70] Hegel, *Science de la Logique*, premier tome, premier Livre*, L'Être*, édition de 1812, traduction, présentation, notes par P.-J. Labarrière et Gwendoline Jarczyk, Bibliothèque philosophique, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1972.

[71] Hegel, *Science de la Logique*, *premier tome, deuxième Livre, La doctrine de l'Essence*, édition de 1813, traduction, présentation, notes par P.-J. Labarrière et Gwendoline Jarczyk, Bibliothèque philosophique, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1976.

[72] *Science de la Logique, deuxième tome, La logique subjective ou doctrine du Concept*, traduction, présentation, notes par P.-J. Labarrière et Gwendoline Jarczyk, Bibliothèque philosophique, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1981.

(*dia-legestaï*), *parcours à la traverse* qui recueille les opposés, dans la plénitude de son intensité, en la réhabilitant, modifiant par son augmentation.

Heidegger interprète ce qu'est *la méthode* : « La dialectique spéculative, Hegel l'appelle aussi tout simplement « la méthode ». Par ce titre, il ne désigne ni un instrument de la représentation, ni une façon particulière d'aller de l'avant en philosophie. « La méthode » est le mouvement le plus intime de la subjectivité, « l'âme de l'être, le processus de production par lequel le tissu de l'effectivité de l'absolu dans son tout est ouvré. « La méthode » : « l'âme de l'être » […]

Le premier écrit de Descartes, grâce auquel, selon Hegel, la philosophie et avec elle la science moderne accèdent à la terre ferme, porte le titre : *Discours de la méthode* (1637). La méthode, c'est-à-dire la dialectique spéculative, est pour Hegel le trait fondamental de toute effectivité. Ainsi **la méthode détermine, en tant qu'elle est un tel mouvement, tout ce qui arrive, c'est-à-dire l'Histoire** »[73].

On saisit mieux pourquoi, chez Cabral, l'homme du mouvement, la déconstruction coloniale sera, à la fois, *méthode*, en tant que chemin méthodiquement parcouru, et dialectique du champ historique lui-même. Sa conscience de soi et l'histoire coïncidèrent parfaitement comme cela arrive rarement dans l'histoire universelle.

VI. L'influence d'Étienne de La Boétie

Mais « touchons » maintenant la marque profonde du philosophe allemand dans deux textes majeurs aujourd'hui quelque peu théoriquement négligés voire oubliés : *Guinée : le pouvoir des armes*[74] et *Situação actual da luta*[75].

Dans le premier document, Cabral décrit le phénomène que nous appellerons volontiers la « maduration »[76] du dominé, plus exactement celle de l'Africain depuis si longtemps colonisé et combien déshumanisé, mais qui, engagé dans un processus permanent de combat pour sa liberté et sur fond d'une continuelle résistance culturelle, s'autotransforme phénoménologiquement, par sa propre activité, en le « Nouvel africain ».

Dans ce parcours de la conscience africaine qui, dans les épreuves, devient conscience-de-soi, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour reconnaître, ici, ce que Kojève a improprement appelé « la dialectique du maître et de l'esclave »[77] mais qui, dans le plus célèbre ouvrage, également le plus complexe et la plus hardie des publications de Hegel, la *Phénoménologie de l'esprit*, reprend le chapitre *Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi ; Domination et Servitude*[78].

Toutefois, Cabral ne s'est pas contenté de dupliquer à l'identique, de répéter mécaniquement cette *dialectique du maître et de l'esclave* de Hegel. Il y apporte, comme souvent dans les thèmes dont il s'empare ou les problématiques qu'il emprunte, un ajout majeur : l'incompressible *désir* de liberté originellement inscrit dans l'être humain et qui ne disparaît jamais totalement. Il n'y a pas de domination

---

[73] Heidegger, *Hegel et les Grecs*, in *Questions II*, Gallimard, Paris, 1968, pour la traduction française, pages 51 à 52.
[74] Amilcar Cabral, *Les* « colonies portugaises » *à l'heure de la libération : Guinée, le pouvoir des armes*, Tricontinental, Édition française des textes et articles publiés par Tricontinental, organe théorique de l'organisation de Solidarité des Peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine (O.S.P.A.A.A.L), N° 3, troisième trimestre 1969, Éditions François Maspéro, pages 33 à 45.
[75] Cabral, *Situação actual da luta*, in *Pensar para melhor agir*, *Intervençaões no seminário de quadros, 1969*, Organização de Luís Fonseca, Olívio Pires, Rolando Martins, Edição Fundação Amílcar Cabral, Praia, 2014, p. 41. Il s'agit d'un entretien retranscrit.
[76] « Maduration » est un néologisme pour désigner à la fois la maturation et le murissement.
[77] Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, *Leçons sur la* Phénoménologie de l'Esprit *professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études* réunies et publiées par Raymond Queneau, texte intégral, coll. Tel, Éditions Gallimard, Paris, 1947.
[78] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, traduit par Jean Hyppolite, Aubier, Éditions Montaigne, Paris, pages 155 à 166.

absolue, définitive et irréversible. Cabral, en effet, fait usage de la formule « désir de liberté », plus exactement de la locution « désir de nous libérer »[79], comme ce qui précède toute volonté irréfragable de liberté. Cet aspect théorique et factuel est l'une des dimensions essentielles de la conception cabralienne de la liberté.

Or, de façon frappante, cette approche et l'expression « désir de liberté » rappellent Étienne de La Boétie qui fit du « désir » le fondement de sa conception de la liberté, en ce sens que le *désir*, dimension essentielle, est la matrice du souvenir de la liberté qui habite tout être animal.

C'est pour cela que, selon Étienne de La Boétie, le souvenir ou la « souvenance » de la liberté ne s'éteint jamais chez les peuples, même lorsqu'ils sont dominés et en état (situation) de servitude. Par conséquent, en raison de ce *désir* toute domination est dans le « miroitement » de son contraire. Certes Hegel pense de même, cependant, dans sa dialectique du droit naturel, telle que consignée dans les *Principes de la philosophie du droit ou Droit naturel et science de l'État en abrégé*[80] et autres livres, ce désir-là n'est rien par lui-même, puisque la liberté, qui est « en soi », donc universel, ou « en puissance » pour dire comme Aristote, ne peut devenir « pour soi », c'est-à-dire effectif, réel dans la société, que par l'action (*energeia* : *commencement* et *but*) conduite par des individus.

Or, pour Cabral, parce que les populations vaincues et dominées résistent culturellement, contrairement à la plupart des élites, la liberté générale n'est jamais seulement « en soi » mais toujours-déjà « pour soi ». La résistance ou la liberté en lutte est concomitante à la défaite ou la servitude. Même dans la défaite et sous la domination, la liberté est là, présente, directement et toujours active. Sur ce thème, il y a donc une différence doctrinale de fond entre Hegel et Cabral.

En d'autres termes, pour Hegel, la perte de la liberté est réelle, effective, totale, parce qu'elle se fonde, nous l'avons vu, sur *la peur* de *la mort* lors de la défaite d'une des deux *certitudes sensibles* et se transforme en domination-servitude qui est survie ; et tandis que pour Étienne de La Boétie, cette perte-là est *volontaire* et, sous ce rapport, devient *servitude* qui ne s'abolit et ne se supprime que par *le désir* de liberté, pour Cabral, cette perte est fictive, provisoire, puisque la *résistance culturelle*[81] du vaincu ou du dominé ne cesse jamais. La nuance entre les trois penseurs est d'autant plus importante que leurs pensées ont une très grande proximité intellectuelle et ontologique.

Il est donc de grand intérêt cognitif de rappeler une autre différence majeure : la domination et la servitude conçues par Étienne de La Boétie[82].

En effet, bien avant Hegel et Cabral, et il y a de cela quelques siècles, ce jeune et remarquable penseur français, Étienne de La Boétie, grand ami de Montaigne, rédigera son retentissant *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un*[83], qui fait du *désir* de (la) liberté l'arme décisive contre toute tyrannie. Dans cet ouvrage de jeunesse rédigé en 1548, en Guyenne (France), l'auteur n'a alors que 16 ou 18 ans, et publié à titre posthume, partiellement en 1574, puis intégralement en 1576, offre une parenté intellectuelle avec Cabral qui semble même y avoir puisé quelques éléments théoriques et psychologiques, tout en introduisant une différence majeure sur la question des moyens.

---

[79] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, in *Les « colonies portugaises » à l'heure de leur libération*, Méridien Libération, Tricontinental, N° 3 – troisième trimestre, 1969, p. 37. « Au contraire, cela [''la grande vague de répression déchaînée par les Portugais''] – au cours de laquelle a été arrêté le camarade Rafael Barbosa – n'a pas réussi à nous faire renoncer à notre désir de nous libérer », *Ibid.*

[80] Hegel, *Principes de la philosophie du droit ou Droit naturel et Science de l'État en abrégé*, texte présenté, traduit et annoté par Robert Derathé, seconde édition revue et augmentée, Vrin, Paris, 1982.

[81] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, p. 35.

[82] Étienne de La Boétie, né en 1530 à Sarlat (Dordogne, Nouvelle-Aquitaine) et mort le 18 août 1563 à Germignan (Taillan-Médoc, Gironde, Nouvelle-Aquitaine).

[83] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un* (1575), suivi de *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes de Benjamin Constant* et de *Le Loup et le Chien de Jean de La Fontaine*, Librio, Philosophie, Texte intégral, 1576.

Le texte, court (trentaine de pages), dense (par sa problématique et sa polymathique), rédigé de bout en bout dans un style vif, est et reste subversif ; tout d'abord, parce qu'il constitue l'un des plus sévères réquisitoires philosophiques contre « le pouvoir d'un seul sur tous », situation politique « où tout est à un », où tout le corps social est soumis à « un seul roi, un maître », autrement dit à un despote ou, selon le mot de l'auteur, à un « tyran », dont la nature du pouvoir, la tyrannie, est la cause de malheurs publics qui deviennent d'autant plus graves qu'il y a « plusieurs maîtres »[84].

Toute cette réflexion critique n'a qu'une cible : le *Contr'un* ; étant entendu que cet « un », cet être pour ainsi dire numérisé, est le surnom donné au tyran, *Contre* lequel il convient à juste titre de se dresser, en rappel d'un droit naturel et dont l'appel tient en un seul slogan sonore : « VIVE LA LIBERTÉ ! »[85] inscrit au plus profond du règne animal, comme le montrent les exemples *poisson* hors de l'eau, les attitudes de *l'éléphant* prisonnier, les réactions du *cheval* sauvage, celles de tous *les bœufs* et des *oiseaux* en cage.

Et, c'est peut-être même la dimension capitale du *Discours de la servitude volontaire*, cette critique introduit une innovation théorique majeure, un constat duquel naît une question sans précédent : quel peut bien être « le ressort et le secret de la domination », qui appelle une réponse inédite : « la servitude », inlassablement réitérée sous diverses formes dans son ouvrage.

En effet, « sur le pouvoir d'un seul », partout et tout le temps dévastateur, l'auteur procède à un accablant constat-interrogatif : « Mais, ô bon dieu ! que peut être cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? quel malheur est celui-là ? quel vice, ou plutôt quel malheureux vice ? **Voir un nombre infini de personnes non pas obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais tyrannisés** ; […] souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudrait défendre son sang et sa vie devant, **mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent le plus lâche et femelin de la nation** […] Appellerons-nous cela lâcheté ? […] si deux, si trois, si quatre ne se défendent d'un, cela est étrange, mais toutefois possible ; bien pourra-l'on dire, à bon droit, que c'est faute de cœur […] **Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira-t-on pas qu'ils ne veulent point,** non qu'ils n'osent pas se prendre à lui, et que c'est non-couardise, mais plutôt mépris ou dédain ? **Si l'on voit, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes n'assaillir pas un seul**, duquel le mieux traité de tous en reçoit le mal **d'être serf et esclave, comment pourrons-nous nommer cela ?** est-ce lâcheté ? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent : deux peuvent craindre un, et possible, dix ; **mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne défendent pas d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point jusque-là** […] Donc quel monstre de vice est ceci qui ne mérite pas encore le titre de couardise, qui ne trouve point de nom assez vilain, que la nature désavoue avoir fait et langue refuse de nommer »[86].

Outre ce descriptif de la tyrannie, Étienne de La Boétie précise que ce système advient d'une triple manière qui configure trois types de tyrans : « Il y a, écrit-il, trois sortes de tyrans : les uns ont le royaume pour [**par**] **l'élection** du peuple [vote, acclamation : Pisistrate, Denis], les autres **par la force des armes** [''droit de la guerre, terre de conquête''], les autres **par succession de leur race** [par hérédité] et qui ''font du royaume comme leur héritage''] » (p. 18).

---

[84] Étienne de La Boétie : « D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voi [vois] : Qu'un, sans plus, soit le maître et qu'un seul soit le roi », *op. cit.*, p. 9. L'auteur fait ici référence à Homère : « Il ne faut qu'un chef, un seul roi, à qui le fils de Kronos empli de ruses [Ulysse] a remis le sceptre et les lois, afin qu'il règne sur tous. Ainsi Odysseus [Ulysse] refrénait puissamment l'armée », pages 39 à 40. 4 0, *Iliade*, chapitre II, vers 404 – 40. Étienne de La Boétie reprochera aux Israéliens d'avoir voulu et choisi un roi, *op. cit.*, p. 19.

[85] Étienne de la Boétie : « Les bêtes, ce maid'Dieu ! si les hommes ne font trop les sourds, leur crient : VIVE LA LIBERTÉ ! Plusieurs en y a d'entre elles qui meurent aussitôt qu'elles sont prises… », *op. cit.*, pages 17 à 18.

[86] Étienne de la Boétie, *op. cit*., pages 10 à 11.

Pour Cabral, qui pouvait être ce *Contr'un*, sinon Salazar, le « un », ce « tyran » incontesté du Portugal et dont le numérique s'étendait à tout le vieil et vaste l'empire portugais ? Ce « un » y régna d'une main. Mais alors si Salazar est, somme toute, ce « un », Cabral n'est-il pas alors ce « contr' » ?

En tous les cas, ce descriptif de la tyrannie, cette typologie et ce portait des tyrans fait songer à Salazar et à son régime perfide, né d'un putsch (coup d'état militaire du 28 mai 1926), autrement dit introduit et inauguré par « la force », et qui, s'ancrant par la *Dictature militaire* dont il devient le ministre des Finances, transformera ce régime en *Dictature nationale*, elle-même abolie par voie référendaire (19 mars 1933), donc par « l'élection », avec l'adoption d'une nouvelle constitution. Quatre mois plus tard, le 5 juillet 1933, il est nommé Premier ministre (par le général-président Carmona). Alors, désormais installé au cœur du pouvoir, Salazar concevra de façon méthodique, proclamera et instituera solennellement *l'Estado Novo*, *l'État nouveau*, autoritaire, par lequel il se confiera tout le pouvoir réel, comme Président du Conseil, avec rang de dictateur. Il est désormais maître unique et absolu du Portugal mais aussi et surtout du plus vaste empire colonial, un territoire qui, au plus haut de son extension, fera 2 168 071 Km^2, depuis le Portugal, couvrant les provinces atlantiques (Açores, Madère), des régions de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique, selon la formule du « Portugal continental, insulaire et ultra-marin, du Minho au Timor ».

Bref, Salazar, c'est le « un » ; Cabral, dussions-nous le répéter, c'est le *Contr'un*. Une antithèse absolue, sans moyen terme : un face à face.

Le lecteur attentif remarquera, avec grand profit ici que des trois types d'accession au pouvoir tyrannique retenus par Étienne de La Boétie, Salazar en a promptement réalisé deux : une accession au pouvoir absolu, par *la force* et par *l'élection*. En effet, s'il est arrivé au pouvoir par « le pouvoir des armes » (1926), *la force*, n'est-ce pas *par l'élection* validée par le « gros populas » (référendum, 1932) qu'il est devenu « maître » et s'est maintenu continument au pouvoir par cette *force des armes* (armée et police politique) ? Au vrai, il ne pouvait pas, de fait, réaliser l'accession par « la race », c'est-à-dire par l'hérédité, quoique, à bien y regarder, son ascension au « pouvoir d'un seul » à partir de 1926 s'y apparente fortement. Il a ''hérité'' du pouvoir et du Portugal, comme s'il était un héritier, un légataire désigné, alors que nulle part il y eut un testateur qui porta son choix sur lui.

Nous pouvons donc, sans difficulté, considérer que Salazar a accompli les trois formes d'accès à la tyrannie : *élection*, *force* et *race*.

Ce *pouvoir d'un seul* sur des millions d'hommes et de femmes, sur des centaines de villes de l'empire colonial et sur tant de pays dans le monde, durera jusqu'à sa mise à l'écart, en 1970, pour maladie. Tout fut entre temps à sa guise, selon son « plaisir » ou son arbitraire, de 1933 à 1970, sans oublier son influence majeure, du coup d'état de 1926 à la *Dictature nationale* de 1932.

Mais la dimension la plus significative de cette brève biographie politique est de montrer la fulgurante ascension d'un individu, somme toute banal, d'extraction sociale fort modeste, toujours solitaire et devenu « époux de la nation », jamais marié ou du moins qu'avec le Portugal, professeur d'économie ; une fulgurante ascension, disions-nous, jusqu'au sommet ultime du pouvoir où il se maintiendra en emprisonnant ses opposants, tuant des figures notoires, brisant toutes les grandes libertés publiques, affaiblissant le pouvoir législatif (l'assemblée nationale : coquille vide), paralysant les syndicats au profit d'une *Chambre corporative*, et tout cela pour régner seul, et même tout seul, à l'égal du tyran décrit par Étienne de La Boétie.

Tout se passe comme si, cinq siècles plus tôt, Étienne de La Boétie semblait avoir écrit son *Discours de la servitude volontaire ou Contr'un*, en préfigurant Salazar. En réalité, Salazar ne fait que correspondre au modèle du tyran éternel. Et il a structuré le Portugal et son vieil empire, non pas comme

une « pyramide » dont il était le sommet (comme le croient et l'affirment ses exégètes), mais sur le modèle sociétal du *faisceau*, d'où l'allure *fasc*iste de son régime bien qu'il s'en soit obstinément défendu : une source d'où tout se répand. Ses deux doctrines, *lusotropicalisme* et *pluricontinentale*, s'inscrivent dans ce cadre.

Étienne de La Boétie a décrit cette organisation sociétale : autour d'un tyran qui règne seul, se tiennent quatre ou cinq individus, qui commandent à six-cents ; ceux-ci se font obéir par six mille et ceux-là, à leur tour, par des millions, etc. Le maillage tyrannique du territoire et de la société est en faisceau. On comprend, dès lors pourquoi Cabral qualifiera toujours le régime imposé par Salazar de « dictature fasciste »[87] ou de « fascisme »[88]. Il n'avait pas du tout tort. Le mot « fascisme » revient souvent dans ses textes, comme qualificatif associé au nom de Salazar et, parfois, à celui de Carmona (général et président), cité par Cabral, qui ouvrira grande la voie au tyran de Lisbonne qui se voulut un Pisistrate des temps modernes.

Mais comment le tyran, dans l'exercice solitaire du pouvoir qui est sa propriété, parvient-il à se maintenir ainsi contre tous ? Quels sont les soubassements du rapport de servitude de la majorité du corps social ? Étienne de La Boétie estime les avoir trouvés et les dévoile : « Mais maintenant je viens à un point, lequel est à mon avis le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie »[89].

Qu'est-ce que ce *ressort* et ce *secret* ? Sa réponse est on ne peut plus claire : en acceptant d'être servile, le peuple, qu'il appelle « le gros populas », se fait complice de sa propre servitude ou de son esclavage[90]. C'est cela même *la servitude volontaire*, une sorte d'auto-esclavage. Pour lui, en réalité pourrait-on dire, il n'y a pas d'esclavage à proprement parler mais toujours et plutôt auto-esclavage ; et cela il le nomme servitude, « cette opiniâtre volonté de servir »[91]. Par consécution, **c'est la servitude elle-même qui fonde la domination et non l'inverse** : « Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; **c'est le peuple qui s'asservit**, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise [la liberté] et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse »[92]. C'est toujours le peuple qui abandonne la liberté, car le tyran ne peut pas la lui retirer. Son consentement est nécessaire et jusqu'à la « dévotion » (p. 32).

Ainsi, dans la relation domination-servitude, le facteur décisif et fondateur de la domination est l'auto-esclavage, cette servitude voulue par le dominé. La servitude est, selon lui, toujours chose consentie, admise, l'esclave s'obligeant en effet à la servitude. De la sorte, Étienne de La Boétie renverse la relation classique de la hiérarchie domination-servitude qui a longtemps prévalue ; car

---

[87] Amilcar Cabral : « À dater des années 30, le Portugal – où le fascisme était maintenant instauré – a commencé à installer avec plus de facilité son administration en Guinée », *Guinée : le pouvoir des armes*, p. 35.

[88] Amilcar Cabral : « le fait que la politique portugaise ait été marquée par une dictature fasciste à un moment où notre peuple a commencé à être vraiment administré par le Portugal, caractérise de façon flagrante la situation politique de notre pays avant la lutte de libération nationale », *Ibid.*

[89] De La Boétie, *op. cit.*, p. 32.

[90] De La Boétie : « Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander, puisqu'en cessant de servir il en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise [la liberté] et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse », pages 12 à 13 ; « Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien », p. 14 ; « Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries ; vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoi soûler sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, afin que, pour le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse les ministres de ses convoitises, et les exécuteurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il puisse mignarder en ses délices et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs… », pages 14 à 15.

[91] De La Boétie, *op. cit.*, p. 15.

[92] De La Boétie, *op. cit.*, pages 12 à 13.

l'acteur (agent) principal de la servitude n'est pas ou n'est plus le tyran mais bien les soumis qui lui délèguent leur soumission.

Nous le voyons, là où Étienne de La Boétie inverse la relation classique domination-servitude, en centrant sa conception sur la servitude comme fondement de la domination, Cabral, lui, pose d'abord le résidu de liberté, « la résistance culturelle » là précisément où se loge « le désir de liberté », comme le socle sur lequel la liberté se regénérera. Ainsi, observant l'histoire intérieure de la Guinée, Cabral souligne le fait déterminant selon lequel le peuple, en vérité, n'a jamais accepté *la servitude volontaire*, n'a jamais accepté d'être complice de sa propre servitude ; autrement dit, la *domination* portugaise n'a jamais eu de fondement et, comme telle, elle a été illusoire, fictive, vaine, irréelle. Cabral a bien donc compris *le ressort* et *le secret* de la doctrine d'Étienne de La Boétie : c'est la servitude qui fonde la domination, et non l'inverse. Là où la servitude n'est pas, il ne peut y avoir (de) domination. Et il le dit en termes on ne peut plus claires, qu'il vaut de citer longuement : « Après la Conférence de Berlin, dit-il, le Portugal s'est décidé à occuper effectivement la Guinée. Cela a provoqué immédiatement une réaction de la part des populations. D'abord les populations côtières : les Mandjaques, les Papeis, surtout, dans la zone qui constitue aujourd'hui l'île de Bissau ; les Balantes, un peu plus à l'intérieur ; les Foulahs, les Mandingues et pratiquement toutes les populations de notre pays ont résisté à l'occupation portugaise au cours de ce que les Portugais ont appelé plus tard les « guerres de pacification », qui ont duré près d'un demi-siècle, pendant lequel selon Teixeira da Mota, il ne s'est pas passé un seul jour sans que ne se produise un affrontement entre nos gens et les Portugais.

Nous connaissons toutes les manœuvres de division réalisées par les Portugais pour pouvoir dominer les différentes tribus, une à une. Ils ont profité de toutes les contradictions entre les différentes ethnies, ils se sont même livrés à des actes que nous pourrions considérer comme illogiques de leur part et ils ont toujours réussi à trouver un Africain ou un autre, parmi ceux qui avaient de l'influence, pour servir leur cause.

Mais la vérité est restée gravée non seulement dans l'histoire mais aussi dans l'esprit de notre peuple. Cette grande capacité de résistance a fait que le colonialisme portugais n'a pu terminer ces fameuses guerres de pacification, officiellement, qu'en 1917, bien qu'en réalité elles n'aient pris fin qu'en 1936 quand ils ont réussi à tromper les derniers résistants bijagos qui pourtant n'ont pas rendu leurs armes ; en fait, il y avait eu des gens dans leur entourage qui les avaient trahis et livrés.

Cette tradition de résistance marque d'une manière décisive notre lutte de libération nationale »[93].

Au fond, le fascisme portugais de Salazar n'aura été qu'une domination *sans* servitude. Là tient toute l'ab-*surdité* de la situation coloniale, qui *ne peut* en aucune façon *s'entendre* mais seulement se voir. Conception unique et remarquable. Sous ce rapport, Cabral enrichie de manière substantielle la problématique de la domination-servitude d'Étienne de La Boétie et de Hegel.

Outre le renoncement du peuple, condition nécessaire de la servitude, une autre doit advenir pour que la servitude soit entière : son organisation par une catégorie sociale déterminante qui, pour cela, doit aussi et volontairement oublier le droit naturel le plus élémentaire : la dignité. C'est le rôle de certaines élites, « tyranneaux » (p. 33), « larronneaux et essorillés » (p. 33), tombées en courtisanie ou courtisanerie. Et ces « gens auxquels la tyrannie semble être profitable » (p. 33), puisqu'ils ont « part au butin » (p. 33), et dont la fonction est dès lors de pratiquer la complaisance servile, la flagornerie et

[93] Étienne de La Boétie, *op. cit.*, p. 35.

la coquinerie vis-à-vis du tyran et, dans le même temps, l'outrecuidance (désinvolture) à l'endroit du peuple qu'ils estiment inférieur à leur condition, celle d'entourer et d'accompagner le tyran dans sa tyrannie.

Tous ces courtisans, qui ne sont que des coquins[94], s'attachent sans cesse aucune à flatter le tyran et à obéir à tous ses caprices ; et près ou au sein de ces coquins sont les *élites* cultivées qui, eux, ont abandonné jusqu'à l'oubli le *sentiment* (p. 17) de la liberté naturelle, car ils ont occulté toute « souvenance »[95] de leur « être premier »[96] : la liberté, ce droit naturel. Mais, « Cela est-ce vivre heureusement ? cela s'appelle-t-il vivre ? »[97], interroge le jeune penseur ? Et « Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, qu'on n'aie rien à soi, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ? » (p. 34). « Mais ils veulent servir pour avoir des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux… » (p. 34).

C'est, pourrait-on considérer, un choix (de non-vie), puisqu'il n'y a **aucune nécessité** pour que soit abolie la liberté et que s'impose la servitude. Il s'agit d'une volonté de l'arbitraire dont l'exercice est purement accidentel, parce que contraire à l'état de nature (liberté). La servitude, fondement de la domination, est non-naturelle.

Au fond, les courtisans, ces « soutiens à la tyrannie » (p. 33), et tout autant les tyrans qu'ils servent n'ont pas d'existence authentique, de vie propre. Et que vaut de vivre de la sorte, toujours sur le qui-vive, une vie où « le tyran n'est jamais aimé ni n'aime » (p. 37) et dont « les misères » ont été décrites par d'éminents auteurs (25 et 26). Au vrai, ces « gens [courtisans] ne durent pas auprès des tyrans », car ils subissent souvent « une mort cruelle » des mains du tyran ou de ses sbires (Sénèque, Burre et Trasée[98], mais aussi Caton l'Uticain (p. 22). Cette position précaire les conduit très souvent au tyrannicide[99].

Pour revenir au droit naturel, c'est-à-dire à la liberté, il apparaît tout à fait incompréhensible au penseur français qu'il puisse faire l'objet de débats contradictoires : « Mais, à la vérité, note-t-il, c'est bien pour néant de débattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et qu'il n'y a rien si contraire au monde à la nature, étant tout raisonnable, que l'injure » (p. 16). Au vrai, nous sommes « naturellement libres » (p. 16) et ce sont « les droits que la nature nous a donnés et avec les enseignements qu'elle nous apprend… » (p. 15). Alors, « combien qu'est-ce que l'homme doit avoir plus cher que se remettre en son droit naturel, et, par manière de dire, de bête revenir homme » (p. 13). Tous les hommes sont égaux, selon ce que la Nature elle-même et Dieu lui-même a voulu : « la nature, précise-t-il, le ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous fait de

---

[94] De La Boétie : « mais le tyran voit les autres qui sont près de lui, coquinant et mendiant sa faveur : il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour lui satisfaire, qu'ils préviennent encore ses pensées. Ce n'est pas tout à eux que de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils dépouillent leur naturel… », p. 34.

[95] De La Boétie : les courtisans eux-mêmes, avec le temps, finissent par oublier et « ne se souviennent pas que ce sont eux qui lui donnent la force pour ôter tout à tous… […] Ses favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autor des tyrans beaucoup de biens comme de ceux qui, ayant quelque temps amassé, puis après y ont perdu et les biens et les vies », p. 35 ; « Qu'on découvre toutes les anciennes histoires, qu'on regarde celles de notre souvenance, et on verra tout à plein combien est grand le nombre de ceux qui, ayant gagné par mauvais moyens l'oreille des princes, ayant employé leur mauvaiseté ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceux-là mêmes ont été anéantis... », p. 35.

[96] De La Boétie : « il ne faut pas faire doute que nous soyons naturellement libres » / « ils prennent pour leur naturel l'état de leur naissance », p. 19 ; « comment s'est ainsi si avant enracinée cette opiniâtre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour de la liberté ne soit pas si naturelle », p. 15 ; « La nature, le ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous fait même forme, et, comme il semble à même moule, afin de nous entreconnaître tous pour compagnons, ou plutôt frères », p. 15 ; « cette bonne mère [la nature] nous a donné à tous la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en même maison, nous a tous figuré à même patron », p. 15 ; « Il n'est pas croyable comme le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se réveille pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il n'a pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude », p. 19 ; « la nature de l'homme est d'être franc », p. 23.

[97] De La Boétie, *op. cit.*, p. 34.

[98] De La Boétie : « mais ces trois là sont suffisant témoins par leur cruelle mort, combien il y a peu d'assurance en la faveur d'un mauvais maître ; et, à la vérité, quelle amitié peut-on espérer de celui qui a bien le cœur si dur que d'haïr son royaume, qui ne fait que lui obéir, et lequel, pour ne se savoir pas encore aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son empire ? », *op. cit.*, p. 36.

[99] Poppée, Agrippine, Claude, Domitien par Étienne, Commode par une amie, Antonin par Macrin, etc., pages 36 à 37.

même forme, et, comme il semble à même moule, afin de nous entreconnaître tous pour compagnons ou plutôt frères » (pages 15 à 16).

C'est le lieu de faire remarquer que la plupart des commentateurs d'Étienne de La Boétie ne mettent pas suffisamment en exergue cette théorie du souvenir, sur laquelle pourtant repose tout l'édifice cognitif du *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un*.

Chacun l'aura compris, l'auteur pointe du doigt l'absence de toute *éthique de la responsabilité* (Max Weber) de la couche moyenne ou de la petite bourgeoisie dont les élites et les intellectuels sont une composante majeure. Cette idée, qui remonte à Platon, se retrouvera intacte chez Marx, Engels et surtout Cabral qui lui donnera un rôle central et réclamera jusqu'au « suicide de classe » de cette frange de la société et sa renaissance comme groupe social révolutionnaire.

L'auteur aménage ainsi sa doctrine : « quel malencontre a été cela, qui a pu tant dénaturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement [librement] ; et lui faire **perdre la souvenance de son premier être, et le désir de le reprendre** ? » (p. 18).

Or, cette défaillance volontaire de la *souvenance*, cette perte du souvenir d'un droit premier et (en principe) inaliénable, n'est pas fortuit. Il s'en faudrait même de beaucoup. Elle est le résultat de relations sociales structurée par la « coutume »[100] qui, selon lui, est la cause première de l'oubli et la cause principale de la servilité ; car la *coutume* habitue à ce malheur, par l'abolition du souvenir. En effet, « la première raison pourquoi les hommes servent volontairement, précise-t-il, est pour ce qu'ils naissent serfs et sont nourris tels » (p. 25) ou encore : « La première raison de la servitude volontaire, c'est la coutume » (p. 23) que d'autres traduisent par le mot *habitude*, et qui, des serviles, fait des *êtres-sans-mémoire* ou plus exactement des êtres-hors-souvenir des droits naturels, pour perpétuer leur état. Or Salazar, véritable tyran, apportera une confirmation exemplaire à la justesse de cette analyse.

En effet, il faut le rappeler, Salazar n'hésitera pas à faire de la *coutume* et de l'*habitude* deux dispositifs idéologiques majeurs pour la consolidation et la pérennisation du pouvoir tyrannique de son *État nouveau* en formulant leur théorisation, celle de faire vivre le Portugal « à l'accoutumée »[101] et selon son fumeux « viver habitualmente », notamment par le sport, avec le *football*, mais aussi par la musique, avec le Fado, et également la religion catholique, avec le récit de la vie de Fatima. C'est la doctrine du « Triple F » : *Fado, Fatima et Football* qui érigea ces trois manifestations culturelles portugaises en véritables « drogueries » selon la signification que confère Étienne de La Boétie à ce mot.

Là où Salazar s'évertue à faire usage de la coutume et de l'habitude des structures de son conservatisme culturel et d'un capitalisme agraire peu développé, Cabral, tout à l'opposé, réclame une revivification de la culture par la critique de la coutume et de l'habitude, dans ce qu'elles ont de rétrograde : « ce qui importe pour le mouvement de libération, dit-il, ce n'est pas de faire preuve de la spécificité ou non-spécificité de la culture du peuple, mais de **procéder à son analyse critique en fonction des exigences de la lutte et du progrès**, la situer, sans complexes de supériorité ou d'infériorité, **dans le cadre de la civilisation universelle, comme une partie du patrimoine commun**

[100] De La Boétie : « Mais certes **la coutume**, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande **vertu** qu'en ceci, **de nous enseigner à servir** et, comme l'on dit de Mithridate qui se fit ordinaire à boire le poison, pour nous apprendre à avaler et ne point trouver point amer le venin de la servitude », p. 20 ; « ainsi la première raison de la servitude volontaire c'est **la coutume** », p. 23 ; « la première raison pourquoi les hommes servent volontiers, est pour ce qu'ils naissent serfs et sont nourris tels », p. 25.

[101] Yves Léonard, *Le sport dans le Portugal de Salazar, « instructeur social » plus qu'outil de propagande*, *Le projet d'un homme nouveau*, in *Sport, corps et société de masse*, ouvrage collectif par Georges Bensoussan, Paul Dietschy et Caroline François et al., Éditions Armand Colin, Cairn Info, 2012, pages 243 à 256.

à l'humanité, en vue d'une intégration harmonieuse dans le monde actuel et dans les perspectives de son évolution »[102].

Ce mot et quelques autres de Cabral par lesquels il aborde de manière critique les « aspects négatifs » des cultures bissau-guinéennes et capverdiennes doivent être entendus comme le contre-pied des pratiques tyranniques de Salazar. Alors que le tyran entend enfermer la culture portugaise dans le particulier par la *coutume* et l'*habitude,* le révolutionnaire entend ouvrir ces deux cultures à l'universel par la critique de la tradition lorsque celle-ci est obsolète. À « l'accoutumée » de Salazar, Cabral oppose la désaccoutumance par le progrès de la nouveauté culturelle.

Récapitulons. Nous venons de présenter cinq des principales idées constitutives du *Discours de la servitude volontaire*, qui en offrent une vue d'ensemble : d'abord, la *servitude* populaire, celle consentie par le peuple, la condition première ; puis, l'habile *servilité* volontaire des courtisans, élites zélées et intellectuels irresponsables, tous deux accompagnateurs du tyran, la deuxième condition ; ensuite, la défaillance de la *souvenance*, la troisième condition ; en outre, la *coutume* (tradition) qui « habitue » à la servitude générale, quatrième condition ; enfin, le maillage politique de la servitude et de la servilité, la cinquième condition, que nous avons exposée précédemment et qui consiste en un quadrillage (physique) ou un carroyage territorial et social, depuis le tyran jusqu'au peuple tout entier en un système de *faisc*eau, qui préfigure le *fasc*isme.

Mais il est une sixième condition, la dernière, et qui tient et anime tout l'édifice : le dispositif des « drogueries », un type de ruse mis en place par le tyran, dont le double objectif est, d'une part, de détourner continument l'attention du peuple (oubli et perte de toute souvenance) de sa situation de servitude, et, d'autre part, la maintenance (entretien du bon fonctionnement) de cet état. Ce système, nous l'avons vu précédemment, tend à conforter la *coutume* et l'*habitude*. Mais elle a une autre fonction non moins essentielle. En tant que machinerie, l'accastillage de « drogueries », l'un des aspects de la superstructure idéologique, ne vise pas qu'à abrutir une grande partie du corps social, car elle vient seconder et compléter efficacement l'appareil répressif (violence) inhérent à toute organisation tyrannique. Sa visée est d'empêcher, de façon efficace, ou de retarder à dessein la prise de conscience de l'aliénation, d'occulter le droit naturel à la liberté et l'étouffement de toute intention de révolte.

Étienne de La Boétie, et c'est l'un de ses traits distinctifs, accorde une importance si grande à cette dimension de la tyrannie, qu'il vaut la peine de le citer longuement : « Cette **ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets**, écrit-il, ne se peut pas connaître plus clairement que Cyrus fit envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardis, la maîtresse ville de Lydie, et qu'il eut pris à merci Crésus, ce tant riche roi, et l'eut amené quant et soi : on lui apporta nouvelles que les Sardains s'étaient révoltés ; il les eut bientôt réduits sous sa main ; mais, ne voulant pas ni mettre à sac une tant belle ville, ni être toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'avisa d'un grand expédient pour s'en assurer : il y établit des bordeaux, des tavernes et jeux publics, et fit publier une ordonnance que les habitants eussent à en faire état. Il se trouva si bien de cette garnison que jamais depuis contre les Lydiens il ne fallut tirer un coup d'épée. Ces pauvres et misérables gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appelons *passe-temps*, ils l'appellent LUDI, comme s'ils voulaient dire LYDI. Tous les tyrans n'ont pas ainsi déclaré exprès qu'ils voulsissent [voulussent] efféminer leurs gens ; mais, pour vrai, ce que lui ordonna formellement et en effet, sous main ils l'ont pourchassé la plupart. À la vérité, c'est le naturel du mérite populaire, duquel le nombre est toujours plus grand dedans les villes, qu'il est soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, et simple envers celui

[102] Cabral, *op. cit.*, p. 357. Dans l'*Introduction* de son texte, il écrit : « La lutte des peuples pour la libération nationale et pour l'indépendance, contre la domination impérialiste, est devenue une force immense de progrès pour l'humanité et constitue, sans aucun doute, l'un des traits essentiels de l'histoire de notre temps ».

qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun qui, pour la friandise du ver, s'accroche plus tôt dans le haim [crochet de l'hameçon] que tous les peuples s'allèchent vitement à la servitude, par la moindre plume qu'on leur passe, comme l'on dit, devant la bouche ; et c'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tôt, mais seulement qu'on les chatouille. **Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres telles drogueries, c'étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie**. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements avaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples, assotis, trouvent beaux ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir, qui leur passait devant les yeux, **s'accoutumaient** à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfants qui, pour voir les luisantes images des livres enluminés, apprennent à lire. Les Romains tyrans s'avisèrent encore d'un autre point : de festoyer souvent les dizaines publiques, abusant cette canaille comme il fallait, qui se laisse aller, plus qu'à toute autre chose, au plaisir de la bouche : le plus avisé et entendu d'entre eux n'eut pas quitté son esculée de soupe pour recouvrer la liberté que la république de Platon »[103].

Si, relativement au texte, Salazar ne peut que représenter la figure du *tyran*, tout à l'opposé, Cabral est celle de la *liberté* même dont il était un ardent défenseur. Dans son emphatique portrait de Cabral, François Mitterrand, qui l'a bien connu et qui, par ailleurs, a lu le *Discours de la servitude volontaire*, a eu raison d'affirmer que la vie de Cabral tournait autour « d'un point fixe : la liberté »[104]. Il n'y a pas de système de « drogueries » chez Cabral.

À cet égard, il est intéressant et même très instructif de noter que la courte description de l'homme libre faite par Étienne de La Boétie correspond trait pour trait à Cabral. En effet, alors que des peuples, des courtisans et des élites complices préfèrent la servitude, et chacun pour une raison qui lui est propre, il est des individus qui jamais n'oublieront et préfèreront infiniment la liberté : « **Toujours s'en trouve-t-il quelques-uns, mieux nés que les autres, qui sentent le poids du joug et ne peuvent tenir de le secouer ; qui ne s'apprivoisent jamais de la sujétion et qui toujours** […] ne se peuvent tenir d'aviser à leurs naturels privilèges et de se souvenir de leurs prédécesseurs et de leur premier être ; ce sont volontiers, ceux-là qui, ayant l'entendement net et l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'avisent derrière et devant et ne se remémorent encore les choses passées pour juger de celles (p. 23) du temps à venir et pour mesurer les présentes ; **ce sont eux qui, ayant la tête d'eux-mêmes bien faite, l'ont encore polie par l'étude et le savoir.** Ceux-là, **quand la liberté serait entièrement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent, et la servitude ne leur est dégoût**, pour tant bien qu'on l'accoutre »[105].

En effet, peut-on dire, Cabral ne fit pas partie de ceux qui n'ont fait qu'*abuser du saint nom de la liberté* (p. 25). La liberté est invincible[106].

Étienne de La Boétie termine son *Discours* par un qualificatif peu flatteur par lequel il accable et condamne définitivement les tyrans : ce sont des « mange-peuples » (p. 39) et, conclut-il, ils rendront des comptes à Dieu.

---

[103] De La Boétie, *op. cit.*, pages 26 à 27.
[104] François Mitterrand, *Un militant assassiné*, L'Unité, hebdomadaire socialiste, lundi 22 janvier 1973.
[105] De La Boétie, *op. cit.*, pages 23 à 24
[106] De La Boétie : « Aux batailles tant renommées de Miltiade, de Léonide, de Thémistocle, qui ont été données deux mille ans y a et qui sont encore aujourd'hui aussi fraîches en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eût été l'autre hier, qui furent données en Grèce pour le bien des Grecs et pour l'exemple de tout le monde, qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens comme étaient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force des navires que la mer même en était chargée, de défaire tant de nations, qui étaient en si grand nombre que l'escadron des Grecs n'eût pas fourni, s'il eût fallu, des capitaines aux armées des ennemis, sinon qu'il semble qu'à ces glorieux jours-là ce n'était pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise », *op. cit.*, p. 12.

Incontestablement, Cabral s'inscrit honorablement dans la longue liste (non exhaustive) des héros de la liberté dressée par Étienne de La Boétie : Hercule et Samson (p. 11), les Vénitiens (p. 20), Lycurgue (p. 20), Sperte et Bulis (p. 21), Caton l'Uticain (p. 22), Brute le jeune et Casse (p. 24) Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valère, Dion (p. 24), Hyppercas (Hippocrate) (p. 25), Xénophon (p. 26) Scipion le grand Africain (p. 26), entre autres. Senghor ne dit pas autre chose lorsqu'il classe Cabral parmi les six grands héros africains de tous les temps et la BBC (British Broadcasting Corporation) parmi les vingt de l'histoire universelle.

Au vrai, pour lors, nous ne saurions dire, si Cabral a lui-même lu le *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un* ou si l'a apprécié par ouï-dire, ou encore n'a eu accès qu'à un résumé oral ou écrit. Cependant, cet ouvrage était quelque peu connu dans le milieu des intellectuels africains engagés dans les luttes d'indépendance où il avait étendu son influence et était souvent cité. En tous les cas, il est tout à fait certain qu'en reprenant la figure (expérience) *Domination et Servitude* de *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel, Cabral s'imprégnait et s'appropriait les idées essentielles du très jeune Étienne de La Boétie.

On en retrouve les traces dans la présentation qu'il a faite du *nouvel Africain* qui, tout à la fois et en un acte unique, d'une part, fit que les peuples bissau-guinéen et caboverdien, mais aussi portugais, angolais, mozambicain, santoméen, timorais, rompirent leur *coutume* et vieille *habitude* de domination portugaise, d'autre part, qui abolira (par les armes) la tyrannie de Salazar, et, d'autre part encore combien il était semblable à « ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit » (p. 24) et qui, tel « Brute le jeune et Casse [qui] ôtèrent bien heureusement la servitude mais en ramenant la liberté ils moururent » (p. 24)[107].

Sous ce rapport, en tant que personnalité politique confrontée à un tyran et sa tyrannie, Cabral, pourrait-on dire et sans exagération, est le premier *Contr'un* à avoir réalisé la doctrine d'Étienne de la Boétie, qui actualisera « la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise » (p. 12).

Toutefois, il l'accomplit en s'écartant du philosophe français sur une question essentielle : comment doit-on abolir la servitude qui, par ailleurs, renvoie à la question éthique ou cynique du rapport d'adéquation ou non entre la fin (*télos*, finalité) et les moyens ? Étienne de La Boétie, lui, développe une conception inédite. En effet, et paradoxalement, alors même qu'il a cité les grands exemples historiques d'hommes n'ayant jamais accepté la servitude et devenus libres par les armes, Étienne de La Boétie en vient à récuser l'usage de la force pour abolir la servitude. Et, pour étayer son refus de l'usage de la violence, après avoir comparé le tyran à un feu qui, pour se maintenir, a sans cesse besoin de bois pour sa combustion, il expose ceci : « pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruit tout ; **et si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien**, sinon que comme la racine n'ayant plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte »[108].

C'est une constante théorique, puisqu'il l'avait affirmé ainsi : « Encore ce seul tyran, **il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire, il est de soi-même défait**, mais que le

[107] De La Boétie : « L'on voulsit [voulait] bien dire que Brute et Casse, lorsqu'ils entreprirent la délivrance de Rome, ou plutôt de tout le monde, ne voulurent pas que Cicéron, ce grand zélateur du bien public s'il n'en fut jamais, fut de la partie, et estimèrent son cœur trop faible pour un si haut fait : ils se fiaient bien de sa volonté, mais ils ne s'assuraient point de son courage. Et toutefois, qui voudra discourir les faits du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu ou point de ceux qui, voyant leur pays mal mené et en mauvaises mains, aient entrepris d'une intention bonne, entière et non feinte, de le délivrer, qui n'en soit pas venus à bout, et que la liberté, pour se faire paraître, ne se soit elle-même fait épaule », p. 24.
[108] Étienne de La Boétie, *op. cit.*, p. 13.

pays ne consente à sa servitude ; **il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien** ; il n'est **pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi** »[109].

Cette radicalité de l'auteur l'incline à une sorte de volontarisme pour le moins surprenant : « Soyez résolus de ne plus servir, et vous voilà libres » (p. 15) ou encore « la seule liberté, les hommes ne la **désirent** point, non pour autre raison, ce semble, sinon qu'ils la **désiraient** ils l'auraient… » (p. 14). Ainsi, pour lui, le **désir** de liberté seul suffit à rendre libre, à briser les chaînes de la servitude : « Quoi ? si pour avoir la liberté il ne faut que la **désirer**, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime encore trop chère, la pouvant gagner d'une seul souhait » (p. 13).

Sur cette question, une divergence fondamentale sépare Cabral du philosophe français qui, en revanche, a été l'un des grands inspirateurs de *la désobéissance civile* adoptée et pratiquée par Mahamat Ghandi. C'est toute la relation de Cabral à la question de l'Inde-portugaise qui se condense ici : Mahamat ou Nehru sur la question de la paix et de la guerre avec Salazar.

La conception mais surtout la conduite de la guerre chez Cabral, comme moyen le plus adéquat pour la liberté et le plus efficace pour la libération, n'est pas une approche tardive. En effet, on la voit poindre et commencer à s'affirmer dès son adolescence, notamment dans son *Cahier de poésie* (document perdu) dont la première partie est intitulée *Cupidon*, l'archer de l'amour, l'enfant armé, l'inoculateur du désir amoureux qui, des flèches de son carquois, frappe les cibles de sa mère Vénus (Aphrodite) pour en faire des captifs amoureux, et, point remarquable, la seconde partie, *Minerve*, consacrée à cette triple déesse, de la guerre (combat), de la raison (intelligence) et de l'art aratoire (agriculture), maîtresse des armes militaires et agraires. La question des armes est donc présente de manière précoce dans les écrits de Cabral. C'est aussi qu'il est né à Bafatá, en Guinée-Bissau, où dès l'arrivée des Portugais, les conflits armés contre cette présence n'ont jamais vraiment cessé et se sont poursuivi contre le colonialisme portugais et sa dernière version, la dictature et la tyrannie de *l'État nouveau*. Ainsi, la guerre n'a pas été chez Cabral une importation doctrinale tardive. Son évolution intellectuelle ultérieure ne fera que renforcer cette tendance rationnelle[110], jusqu'à lui donner une ampleur inégalée en Afrique.

Cabral, à l'opposé de Mahamat Ghandi, mais en avance sur Jawaharlal Nehru qui libèrera par les armes les enclaves portugaises en territoire indien[111], insistera sur ce *pouvoir des armes*.

Revenons à notre propos initial, duquel nous semblions avoir pris quelque distance.

VI. Hegel : Domination et Servitude

Au vrai, il n'en est rien, car Hegel a intégré dans sa *Domination et Servitude*, au moins cinq points essentiels du *Discours de la servitude volontaire* : 1) l'idée du combat décisif où l'un des deux protagonistes devient l'esclave, l'autre le maître : « Il est vrai qu'au commencement, dit Étienne de La Boétie, on sert contraint et vaincu par la force »[112] ; 2) le fait que le vaincu, plutôt que mourir, fait le choix de la vie, mais alors au service du maître. C'est la transposition hégélienne de *la servitude volontaire* ; 3) le thème du « plaisir » du tyran qu'Étienne de La Boétie emprunte à Aristote, et qui devient « la jouissance » du maître chez Hegel ; 4) la notion fondamentale de « malencontre »[113] qui,

[109] Étienne de La Boétie, *op. cit.*, p. 12.
[110] Gérard Chaliand affirmera que la guerre de Cabral a été « la plus rationnelle et la plus juste du XXe siècle ».
[111] P. F. Tavares, *Cabral, Goa et l'Hindouisme*, 21 mai 2024.
[112] De La Boétie immédiatement ajoute : « mais ceux qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers faisaient par contrainte. C'est cela, que les hommes naissant sous le joug, et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensent point avoir autre bien ni autre droit que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'état de leur naissance », *op. cit.*, p. 19.
[113] De La Boétie, *op. cit.*, p. 18.

chez Hegel, devient le dédoublement de la *conscience sensible* en deux *consciences de soi* se faisant face et posant la confrontation entre elles (le soi opposé à soi-même) ; 5) le scepticisme d'Étienne de La Boétie, que Hegel reprend et place précisément au terme de « la dialectique du maître et de l'esclave », en désignant *le scepticisme* comme l'une des trois formes de la liberté abstraite (avec *le stoïcisme* et *la conscience malheureuse*).

Hegel a donc magnifié et intégré à sa *phénoménologie* les analyses d'Étienne de La Boétie, mais en les dialectisant, ce qui constitue une belle reconnaissance dans l'histoire des idées.

Sur la base des considérations précédentes, nous devons à présent passer à la considération de *l'expérience* qui verra naître, surgir, puis grandir et enfin s'affirmer le *nouvel Africain*.

VII. L'expérience et le nouvel Africain, le Contr'un

Mais quelle « expérience » Cabral fait-il pour que prévale le nouvel être dont il dresse le portrait à l'aide de quelques traits ? Quel « chemin », à la fois phénoménologique et historique, l'a conduit vers lui ? Est-il lui-même le modèle emblématique de ce *nouvel Africain* ou alors qu'un spécimen parmi d'autres de cette expérience (figure) ? Mais, au fond, que veut dire « expérience » ? Une parole éloquente de Heidegger s'offre utilement pour expliciter le mot. Dans son habituel effort de langage, il aide à saisir le processus (genèse et formation) de cet être apparu en Afrique : « Faire expérience, *Erfahren*, écrit-il, signifie au sens exact du mot : *eundo assequi* – en allant, atteindre quelque chose en chemin, y arriver grâce à la marche sur un chemin »[114]. Le *nouvel africain* est cela que, *allant* sur le *chemin*, Cabral *atteint* (but, fin, résultat), et ce, de sorte telle que cet être nouveau devient lui-même aussi chemin. Ce « quelque chose » que Cabral *atteint* (découvre) dans sa *marche* n'est-il pas, à la fois, *moyen* et *but* au sens où il serait « la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise » ?[115].

C'est dans *Guinée : le pouvoir de armes*, texte retentissant, l'un des plus profonds mais parmi les moins étudiés, que Cabral « nomme »[116], c'est-à-dire « nantit » d'un portrait, dans un style clair, ce qu'est *être* « Africain » *nouveau*. Il le fait d'une double manière, par la dénonciation simultanée, d'une part, de l'ignorance (l'inculture) des ''petits'' colons portugais envoyés par l'administration dans les colonies, et, d'autre part, plus frappant encore, par l'absence de tout intérêt cognitif et de l'indolence de l'intelligentsia portugaise, voire de son mépris, pour les recherches anthropologiques, artistiques, etc., sur les colonies et les populations colonisées. Et, selon lui, cette carence-là, cette insensibilité, cette indifférence ou cette quasi apathie, est l'une des caractéristiques essentielles et distinctives du colonialisme portugais comparé aux colonialismes français, anglais et belge.

C'est du constat de cette double « crise de la connaissance » portugaise que Cabral est amené à décrire, en traits rapidement esquissés, la figure inattendue et surprenante du « nouvel Africain » : « Cela [l'individu ignare envoyé comme acteur colonial dans les colonies et l'intellectuel insouciant des universités portugaises], note-t-il, a aussi joué un rôle dans notre lutte, car **dans l'affrontement** qui nous a opposés, **le Portugais s'est rendu compte que nous n'étions pas tels qu'il nous imaginait** et que **c'est là qu'il a découvert un nouvel Africain dont il n'avait jamais supposé l'existence**. Disons

[114] Heidegger, *Le déploiement de la parole*, in *Acheminement vers la parole*, coll. Tel, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 153.
[115] Étienne de La Boétie, *op. cit.*, p. 12.
[116] Heidegger : « Que veut dire « nommer » ? Nous ne sommes pas en peine de répondre : nommer, c'est pouvoir quelque chose d'un nom. Et qu'est-ce qu'un nom ? C'est la désignation qui nantit une chose d'un signe phonétique ou graphique, d'un chiffre. Et qu'est-ce qu'un signe ? Est-ce un signal ? Ou un insigne ? Une marque ? Ou bien ce qui fait signe (*ein Wink*) ? Ou alors tout cela ensemble et encore autre chose ? Nous sommes devenus extrêmement laxistes dans la compréhension des signes, ne le comprenant plus qu'à partir de l'opératoire d'un calcul », *op. cit.*, p. 147.

que, dans le contexte général de notre lutte, cela a été une **surprise** de plus que nous avons provoquée chez l'ennemi »[117].

Cette caractéristique coloniale portugaise, profondément marquée par *l'inconnaissance*, est l'un des points majeurs de la critique que fera Cabral du colonialisme portugais en Afrique noire où, pourtant, s'étendait la plus grande partie de son empire. Il y a là une véritable absurdité cognitive qu'il lie directement à l'état de « sous-développement » (faible niveau des forces productives et économie agraire primaire[118]) du Portugal colonial. Cabral insiste fortement sur cette *inconnaissance* portugaise qui rétrécit l'horizon de son imaginaire colonial, obstrue sa capacité d'initiative historique et annonce sa déroute nécessaire[119].

Cabral pose ici un cadre historique : un *affrontement*[120] dont le mouvement a pour moteur « le pouvoir des armes » qui décide de l'issue du face-à-face entre deux consciences : celle du dominant et celle du dominé. Il s'agit d'une « lutte pour la reconnaissance », comme le dit Hegel qui l'a définie une fois pour toutes en tant que moment philosophico-historique de La *phénoménologie de l'esprit*, et qui finira par se populariser avec un titre à succès : *la dialectique du maître et de l'esclave*[121]

Chez Cabral, nous l'avons vu, les protagonistes ne sont pas à leur première confrontation mais à la seconde, celle qui vient après la Conférence de Berlin dont les *Actes* ont autorisé le Portugal pré-républicain à prendre possession des territoires sous son contrôle pour en faire des colonies. C'est l'affrontement décisif, qui reprend et organise toutes les luttes ou « résistances culturelles » passées.

Dans cette analyse, mettons au jour ce que Cabral emprunte à *Domination et servitude*[122] : ainsi, l'une face à l'autre, deux « consciences sensibles », chacune faisant d'elle-même une *certitude de soi*, doivent s'affronter, dans un combat armé et à mort, pour la *reconnaissance* et le *prestige* ; c'est le *polémos*[123] (unité et conflit des contraires) d'Héraclite, qui « de l'un, fait le maître, de l'autre l'esclave ». Comment ? Par l'issue du combat. Car, l'une des deux consciences, parce que vaincue, défaite, doit choisir : ou bien de mourir, comme l'y engageait le combat à mort, ou bien de vivre, c'est-à-dire sauver sa vie, mais alors, et dans ce cas-là, en contrepartie, est tenue de devenir *l'esclave* du vainqueur pour la *jouissance* ou le « plaisir » de celui-ci.

Cette séquence phénoménologique, transposée sur le plan de l'histoire universelle, est, de fait, le colonialisme portugais en particulier, la domination et l'exploitation qu'il opère depuis cinq siècles, au profit et pour le prestige du Portugal ancien et contemporain, dont Salazar est le maître absolu. Cette jouissance (paresseuse) est satisfaite par le *travail* (aliénation) des colonisés, tout spécialement de la masse paysanne, et elle ne vise qu'à fabriquer, à partir des matériaux tirés de la nature qui résistent, des

---

[117] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, Tricontinental, pages 35 à 36.

[118] Le mémoire de Cabral pour l'obtention du grade d'Ingénieur agronome a porté sur le système agraire d'Alentejo, région agricole pauvre située au sud du Portugal.

[119] Cabral : « Je ne citerai pas les autres aspects de la colonisation portugaise, mais je voudrais faire remarquer que si, d'une part, le caractère d'éléments provenant du milieu sous-développé qu'est le portugais, a favorisé la cohabitation entre Européens et Africains (ce qui ne s'est pas produit par exemple dans les colonies anglaises), d'autre part, le colon portugais, et même l'administrateur, ont toujours manifesté, souvent par ignorance, parfois parce qu'ils étaient mal informés, presque toujours par **besoin de domination**, **un grand manque de respect et de considération envers la personnalité africaine, envers la culture africaine**. Il suffit de voir comment d'autres pays impérialistes d'Europe (surtout la France, l'Angleterre, la Belgique) se sont remplis d'oeuvres d'art africain : ils ont ouvert la voie à la connaissance universelle des aptitudes artistiques de l'Africain de la culture africaine en général : des religions de l'Afrique, de ses conceptions philosophiques. C'est-à-dire, la façon dont l'Africain aborde la réalité du monde et la réalité cosmique. Au Portugal il ne s'est rien produit de semblable, Le Portugais, soit parce qu'en général le colon qu'on envoyait chez nous était un individu ignorant, soit parce que les intellectuels ne s'y sont jamais intéressés, ne connait pas l'Africain, bien que le Portugal soit le pays d'Europe qui ait le plus de colonies en Afrique », *op. cit.*, pages 35 à 36.

[120] Dans *Guinée : le pouvoir des armes*, Cabral emploiera plusieurs fois le mot « affrontement », pages 34, 36 et 45.

[121] Hegel, *Maître et esclave*, *a) La Domination*, *b) La Peur*, *c) La Culture ou* [Formation], in *op. cit.*, pages 161 à 166.

[122] Hegel, *Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi*, *Domination et Servitude*, in *Phénoménologie de l'Esprit*, *Système de la Science*, T. 1, Traduit par Jean Hyppolite, Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1941, pages 155 à 166.

[123] Polémos, Πόλεμος, est une divinité (démon) de la guerre dans la mythologie grecque.

produits (objets) dont son maître est le bénéficiaire. Et c'est à ce rang que sont ravalées les colonies portugaises d'Afrique et du monde. Telle est la *domination* portugaise dont le corollaire est la *dépendance* africaine. Répétons, ici, et avec grand intérêt, que dans *Guinée : le pouvoir des armes*, Cabral emploie à maintes reprises le mot *domination*[124]. Ce qui est très hégélien.

Mais, chez Hegel, la relation du *maître et de l'esclave* ne s'arrête pas à ce stade. Il continue par *la dialectique* qui opère un formidable retournement de situation, étale un résultat inattendu, une véritable « surprise » due au travail réalisé (jusqu'à « la callosité » des mains) par l'esclave qui, en effet, « fait l'expérience » (*erfahren*) d'un second, d'un nouveau et vrai maître très différent de l'ancien. Et ce nouveau maître, c'est lui-même, il n'est autre que lui-même, puisqu'ayant vaincu, par son travail (aliénation) la (résistance de la) Nature, il la domine à présent. Il est maître de la Nature, c'est-à-dire de l'ob-jet en général. C'est pourquoi, affirmera Hegel, « Le travail forme ». Il émancipe. La dépendance a désormais changé de camp, dans la mesure où l'ancien maître reste dépendant de sa jouissance, dont il ne produit toujours pas les objets, tandis que l'esclave, lui, s'est instruit de sa triple expérience : tout d'abord, celle du ''maître absolu'', c'est-à-dire de la mort, de la béance du néant, le non-être, dont il a pris nette conscience lors de sa défaite ; celle du ''maître relatif'', à savoir le jouisseur paresseux, dont les droits sont nés du combat qu'il a remporté ; enfin, celle de ''maître de la nature'' qu'il a transformée en objet en néantisant sa résistance, par la rudesse et la rugosité de son travail. Et, selon Hegel, c'est par la *culture* (connaissance, formation) que ce triple chemin est synthétisé en un seul chemin, celui de la conscience autonome désormais libre totalement. C'est *l'indépendance*.

L'esclave n'est donc plus esclave. L'auto-esclavage, de fait, est supprimée. Le colonisé n'est plus colonisé ; il est à présent un être-libre qui, par son activité, a sursumé sa défaite initiale. La *domination* a cessé, parce que la *servitude* a été abolie, sans révolte chez Hegel, d'une manière préméditée et suggérée par Étienne de la Boétie : l'esclave ne sert plus, il ne travaille plus pour un autre : « Soyez résolus de ne plus servir, et vous voilà libres » (p. 15) dit le philosophe français. La conscience de soi, désormais *indépendante*, a dépassé *la dialectique du maître et de l'esclave*. Tel est le « résultat » hégélien, et c'est ce que Cabral appelle en son langage la « surprise » historique devant laquelle le Portugais a été placé en découvrant le *nouvel Africain*. On le voit bien, Cabral sous-entend ce qu'Étienne de La Boétie dit distinctement : c'est bien la fin de la servitude coloniale qui a mécaniquement aboli et mis un terme à la domination portugaise.

Ainsi, Cabral transpose-t-il, en sa totalité et de façon subtile, toute « la dialectique du maître et de l'esclave » de Hegel : de « l'affrontement » initial entre les deux protagonistes armés jusqu'à la renversante « surprise » finale, dont « la culture », en tant que (le) *moyen terme* véritable (au sens hégélien) est, à la fois, début et résultat, le *commencement* et le *but* de cette figure (expérience) ; ce qui est, pour Aristote et Hegel, la définition de ce qu'est *le rationnel*. En d'autres termes, nous ne sommes nullement en présence d'une banale coïncidence entre ce que dit Cabral de l'*affrontement* de la *lutte*, du *combat*, entre le colon portugais et le colonisé africain, mais bien plutôt de l'emprunt d'une *expérience* (figure) hégélienne savamment réinterprétée par Cabral pour rendre compte de son activité. Quelques mots ont donc suffi à Cabral pour synthétiser cette expérience hégélienne et en faire une grille d'interprétation et de lecture de son combat ; expérience (figure) d'où il fait surgir le *nouvel Africain*. Cela reste un tour de force théorique absolument remarquable. Aussi peut-on dire que le *nouvel Africain*

[124] Voir la note 7 de ce texte.

de Cabral est, à tous égards, l'ancien esclave hégélien devenu libre par la dialectique du *travail* et de *la culture* et, de la sorte, a *dépassé* son ancien maître.

Dans un autre texte important, d'ordre strictement politique, *Situação actual da luta*, Cabral approfondit les traits et fixe définitivement le portrait de ce *nouvel Africain* qui, par son travail et sa culture, est parvenu à conquérir le « respect » de tous, c'est-à-dire de tous ses « amis et alliés », ce qui est somme toute attendu et chose normale, mais aussi et surtout, ce qui est plus remarquable et inattendu, de ses « ennemis et de leurs alliés impérialistes ».

Et ce « respect » est d'ampleur : *reconnaissance* mondiale et *prestige* universel, dans toute l'Afrique et partout dans le monde ; c'est « l'exemplarité » même d'un « affrontement » dont Cabral se réjouit si bien que, fait peu habituel chez lui, il en fait le motif d'un bel et solide « orgueil », en le proclamant presque sans retenue et en le racontant par le détail à l'attention de ses camarades et des cadres de son parti politique, le PAIGC, et du monde entier. Il vaut de le citer longuement pour en saisir l'exacte portée.

En effet, après avoir rappelé les progrès de la mobilisation et de l'organisation clandestine de la lutte ainsi que le ralliement patriotique des grandes élites locales dans l'archipel du Cap-Vert, sous l'égide du PAIGC, il ajoute : « Mas o Partido conseguiu mais anda, através do trabalho dos seus responsáveis e dirigentes : **impor respeito pelo nosso povo na África inteira**. Não existe hoje um africano consciente da realidade de África que não reconheça **o povo da Guiné e Cabo Verde como exemplo em África**. Apesar de todas as dificuldades que algumas pessoas nos criaram no Senegal, en particular, mas também noutros países de África, **conseguimos impor respeito na OUA a ponto de sermos o único movimento africano para o qual a Organização aprovou, por acclamação, uma resolução de agradecimentos pela acção que esta a desenvolver**. Não há conferência internacional a que assistimos em que o nosso Partido não estaja na vanguarda. Antes, nas conferências, nem sequer nos davam a palavra. **Hoje somos tão solicitados para presidirmos a comissões que por vezes temos de recusar**. Ainda há pouco tempo, no Festival Cultural Pan-Africano de Argel, fomos incluídos nos seis países convidados para presidir a uma comissão. Havia mais de vinte movimentos africanos, mas **fomos o único a ser convidado**. Isso, camaradas, **é resultado de trabalho sério, profundo, para servir o povo e devemos-nos orgulhar disso**.

No mundo inteiro, a nossa luta é considerada exemplar e uma das mais bem-sucedidas. Essa é a opinião corente em toda a parte. Nós que a travamos talvez não nos apercebemos disso, mas quem está de fora pode conhecê-la. **No plano internacional, conseguimos o respeito não só dos amigos e aliados, mas também dos nossos inimigos e os seus aliados imperialistas**. Tanta consciência disso tem os colonialistas que procuram mandar para a Guiné as suas melhores competências, para tentarem deter a nossa luta. E, se repararem bem, verão como, até do seu lado, mesmo se um Alfa Umaro ou outro canalha qualquer é capaz de nos insultar na rádio, **eles próprios não o fazem na rádio nem os seus jornais**.

Os inimigos do nosso povo, os imperialistas, têm respeito pelo nosso Partido, camaradas, grande respeito. Para os aliados, seja dos países socialistas, seja das forças progressistas do mundo inteiro, **o PAIGC representa hoje uma das principais forças na luta contra a dominação estrangeira**. Se vocês tivessem a possibilidade de conhecer o **número de cartas e elogios que nos são endereçados**, tanta preocupação e interesse que há no mundo por nós, talvez se apercebessem melhor das responsabilidades que vos incumbem quando estão no mato, ou em qualquer missão do Partido,

dentro ou fora da nossa terra, para evitarem cometer erros, para não se envolverem em indignidades em parte alguma.

Isso ajudar-vos-ia a melhor compreenderem a responsabilidade que recai sobre nós : por um lado, perante o nosso povo que confiou e depositou as suas esperanças em nós, como gente capaz de o salvar ; por outro, perante África, que **está convencida de que somos um exemplo a seguir** ; e, ainda, perante as forças progressistas do mundo, **que nos respeitam e nos consideram um movimento que está a avançar e a realizar um bom trabalho** »[125].

C'est ce que Cabral a appelé « le prestige »[126] né du combat.

Nous avons déjà évoqué l'idée que « la dialectique du maître et de l'esclave » engageait une « lutte pour la reconnaissance et le prestige » entre deux protagonistes appelés à se reconnaître. Mais alors que Hegel place ce moment au début de cette expérience-là, Cabral la situe plutôt à la fin, au moment où la défaite de la dictature portugaise est devenue irréversible, sur le triple plan politique, militaire et diplomatique. Il s'agit donc du déplacement d'un moment interne de cette dialectique.

Si l'on rapproche maintenant les deux textes, *Guinée : le pouvoir des armes* et *Situação actual da luta*, proches thématiquement et complémentaires quant au fond, puis que nous rassemblons et retenons leurs idées essentielles, à savoir celles d'*affrontement*, de *travail* et de *culture* dans le premier, et celle de *respect* dans le second, alors nous avons non seulement l'expérience presque complète de la figure *Domination et Servitude : Indépendance et Dépendance de la Conscience de soi* de Hegel, avec des modifications introduites par Cabral, mais aussi le portrait quasi définitif du *nouvel Africain* en ses trois traits principaux : d'abord, sur le plan cognitif (théorie de la connaissance, raison discursive), sa « méthode » est empruntée à la « dialectique » de Hegel (et de Marx) ; ensuite, s'agissant d'éthique (morale objective ou morale publique) et de morale personnelle (subjective ou privée), Cabral a été chercher et trouver les fondements et l'éminence des qualités éthiques en Inde (Asie), dans les *Upanishads*, et dans quelques enseignements de Jésus (Orient) : « À vin nouveau, outre nouvelle » ; enfin, relativement au recours nécessaire à la guerre, dite *la Guerre du peuple*, c'est du côté de Minerve (détermination) et de Sun Tzu (stratégie) qu'il incline volontiers. Ainsi peut-on dire que le *nouvel Africain* a rassemblé, en une « synthèse dynamique », et c'est cela la *Culture*[127], tout ce que l'humanité a produit de meilleur.

Et c'est le propre du *nouvel Africain* que de s'approprier l'essentiel de toutes les civilisations et de l'intégrer à un mode de la connaissance universelle, au profit d'une Afrique indépendante. Il n'est donc pas étonnant que Cabral ait été l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire politique, de la géographie et des modes de production du vaste *empire colonial portugais*, le plus ancien aussi. Alors que Salazar rechignait aux voyages, lui les accomplissait comme un acte de connaissance. Il dissertait de ces hautes matières avec une aisance remarquée, avec l'attention toujours fixée sur l'essentiel[128]. La

[125] Amílcar Cabral, *Pensar para Melhor Agir, Intervenções no Seminário de Quadros do PAIGC, de 19 a 24 de Novembro de 1969*, Fundação Amilcar Cabral, 1969, pages 40 à 41.
[126] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, p. 37.
[127] Amilcar Cabral : « la Culture est la synthèse dynamique au niveau de la conscience de la réalité matérielle, historique [… et] les manifestations culturelles sont les différentes formes par lesquelles cette synthèse s'exprime ».
[128] Bossuet : « l'attention est la force de l'âme », *Article II, De la mollesse, de l'irrésolution et de la fausse fermeté*, in *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, édition critique avec introduction et notes par Jacques Le Brun, Librairie Droz, Genève, 1967, p. 108 ; Bossuet : « L'attention en tout est ce qui nous sauve », *op. cit.*, p. 147.

pointe ultime de ce savoir est précisément l'élaboration de la figure primordiale et inédite du « nouvel Africain », représentation dont il livre publiquement une illustration empirique dans son autoportrait, selon un bref aperçu phénoménologique, qui a laissé ses commentateurs peu diserts : « Je suis un simple africain, dira-t-il, qui a voulu payer sa dette à l'égard de son peuple et vivre son époque ». Il se définissait ainsi comme celui-là qui était parvenu à dépasser la domination coloniale, ce *nœud gordien* par lequel toute l'Afrique était ligotée.

Mais qu'est-ce que ce nœud gordien ? La locution nominale proverbiale est due à Gordias, roi de Phrygie qui fit si bien un nœud qu'il était impossible de le défaire. Quel est ce nœud qui liait le timon de la domination de l'Afrique à l'histoire universelle ? C'est l'*Acte final* de La Conférence de Berlin qui ligotait toute l'Afrique.

VIII. La Conférence de Berlin est une « époque », un point d'arrêt !

Cabral l'évoque dans les termes suivants : « Après la Conférence de Berlin où s'est fait le partage de l'Afrique entre les puissances d'alors, on a tenu compte de ce qu'on appelait l'occupation effective des territoires. Le Portugal était déjà présent dans nos pays, aussi bien au Cap-Vert qu'en Guinée. Au Cap-Vert sa présence se manifestait à travers ce qu'on appelait les « donataires », qui avaient occupé les îles et qui avaient essayé de les exploiter en utilisant surtout des gens venus du Portugal ou de Guinée ; et dans cette dernière, à travers les comptoirs commerciaux sur la côte et les tentatives de pénétration vers l'intérieur. Après la Conférence de Berlin, le Portugal s'est décidé à occuper effectivement la Guinée »[129]

Sans cette considération, il est difficile de comprendre pourquoi lorsque, au soir du 20 janvier 1973, ses assassins voudront le ligoter, il s'y opposera avec vigueur. Au reste, il ne faut pas voir dans ce refus catégorique qu'un geste anodin mais, au contraire, le fait qu'il tenait en horreur le ligotage comme acte d'indignité pour lui et son peuple, alors même que, semblable à Alexandre le Grand, il n'avait pas dénoué ce nœud gordien mais plutôt tranché.

Dans Guinée : le pouvoir des armes, Cabral insiste fortement sur La Conférence de Berlin qu'il mentionne à plusieurs reprises. Et nul ne peut comprendre Cabral, sans référence à cette Conférence inouïe et démente sur l'Afrique, où la seule absente fut l'Afrique. La grande et seule Absente ! Seule la lecture, même sommaire (rapide), ou la relecture attentive de l'*Acte final* qui, ne l'oublions pas, vient après cinq (5) siècles d'esclavage, de la traite atlantique et de (première) colonisation côtière.

Ce document, étonnamment, l'élite africaine ne lit généralement pas. Or seule l'étude (du texte) de ce Traité international est susceptible de faire comprendre et de mesurer l'ampleur du désastre pour le continent noir. Jamais dans l'histoire universelle un continent entier n'aura autant été livré en pâture et en un temps record. Lors de cette Conférence, l'Empire Ottoman sauvegardera l'Égypte de son morcellement, au nom de l'Islam, refusant ainsi au nom de cette religion que l'Égypte fut qualifiée de « sauvage » et, par conséquent, sécable (divisible) et colonisable. La Russie, elle, refusera le partage, réclamant comme unique condition que toute sa zone d'influence ''naturelle'' (l'Europe de l'est) soit épargnée par cet accord international. En France, contre le socialiste Jules Ferry, porte-drapeau de tous les colonialistes par ailleurs représentés par deux plénipotentiaires, seuls les Communistes

[129] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, in *Les « colonies portugaises » à l'heure de leur libération*, Méridien Libération, Tricontinental, N° 3 – troisième trimestre, 1969, pages 34 à 35.

condamneront cette partition, en rejetant l'argument raciste (supériorité raciale) formulé par Jules Ferry dans un ahurissant discours à l'Assemblée nationale.

Cabral, contrairement à une grande partie de l'élite africaine qui n'a pas lu l'*Acte final* de la Conférence de Berlin, est la personnification idéale de l'anti-Conférence de Berlin. Lorsqu'il se dit emphatiquement « Africain », c'est ce document-là qu'il rejette dans son idée, son principe, son élaboration et son effectivité, parce qu'il a fait « sortir » l'Afrique de l'Histoire. C'est donc à ses yeux la suspension de l'histoire africaine codifiée par un Traité européo-occidental qui marque toute sa spoliation depuis au moins cinq siècles ; d'où, sa formule célèbre qui, sans ce contexte berlinois reste tout à fait incompréhensible : la lutte armée de libération comme acte d'un « retour à l'histoire ».

Sous ce rapport, le plus important n'est même pas Salazar et son fascisme, aussi dur que furent l'un et l'autre, mais bien la Conférence de Berlin. Aussi est-ce en seul sens-là que nous devons l'écouter lorsqu'il affirme : « Nous n'avons jamais lutté contre Salazar, ni même contre le fascisme, c'est le peuple portugais qui doit le faire, nous avons lutté contre le colonialisme »[130]. Le colonialisme, en effet, le fondement d'un combat dont la liberté et la justice sociale et la dignité forment l'accastillage.

Celui qui ignore l'existence de ce document et n'en connaît pas la nature ne peut saisir ce que veut dire, pour Cabral, être « simple ». Cependant, l'étymologie latine du mot nous renseigne fort utilement sur ce qu'il entend. Cabral, qui lisait le latin, savait que le mot « simple », extrait de *simplex*, signifie être constitué *d'un seul-pli*, n'être que *d'un-pli-unique*, et que son contraire, le mot « complexe » signifie être constitué *de plusieurs-plis*, n'être constitué que *de multiples-plis*, à l'instar de ces quelques « traitres » qu'il désigne par l'expression « un Africain ou un autre »[131] ou par « des gens »[132].

Au fond, l'*Acte final* de La Conférence de Berlin n'a pas fait que « partager » l'Afrique noire, la sequer[133], la diviser, la « balkaniser » (Senghor) mais est parvenu à créer de nombreux Africains complexes, des *pliés-plusieurs-fois*, et donc complexés. Ils ne sont pas *simples* mais fort semblables au « simplesse »[134] dont parle Étienne de la Boétie. Cabral donne quelques indications sociologiques les concernant : « ils [les Portugais] ont toujours réussi à trouver **un Africain ou un autre**, parmi ceux qui avaient de l'influence, **pour servir leur cause** »[135]. Il fournit un autre exemple, à propos des derniers résistants Bijagos trahis par leurs proches : « il y avait eu des gens dans leur entourage qui les avaient trahis et livrés »[136]. Il mentionne également l'attitude de quelques « chefs traditionnels » attachés à leurs prérogatives et à leurs intérêts catégoriels : « Un nombre assez important d'entre eux s'est mis de notre côté, mais ceux qui étaient les plus traditionnels et qui étaient les plus attachés à leurs intérêts se sont mis du côté des colonialistes, parce que leur seule préoccupation était de maintenir leur domination sur les populations qu'ils contrôlaient »[137].

Sous ce rapport, « la réafricanisation des esprits », le slogan lancé par Cabral, est le projet anthropologique et le chemin politique pour que tous *pliés-plusieurs-fois* redeviennent « simples »,

---

[130] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, p. 44.
[131] Amilcar Cabral : « ils[les Portugais] ont toujours réussi à trouver un Africain ou un autre, parmi ceux qui avaient de l'influence, pour servir leur cause », *op. cit.*, p. 35.
[132] Amilcar Cabral : « il y a avait eu des gens [parmi les Bijagos] dans leur entourage qui les avaient trahis et livrés », *op. cit.*, p. 35 ; « Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de traitres, qu'il n'y a pas des gens qui profitent de cela et qui se mettent du côté des Portugais », p. 43.
[133] En botanique, « sequer » signifie couper jusqu'à la nervure centrale ou la base d'une feuille.
[134] Étienne de La Boétie, *op. cit.*, p. 36.
[135] Amilcar Cabral, *Guinée : le pouvoir des armes*, p. 35.
[136] Amilcar Cabral, *Ibid.*
[137] Amilcar Cabral, *op. cit.*, p. 39.

c'est-à-dire *d'un seul-pli* : le portrait du *nouvel Africain* présenté dans *Guinée : le pouvoir des armes* est précisément ce « simple Africain ».

Tel est le chemin historique que Cabral estime avoir phénoménologiquement parcouru, et au cours duquel il a surmonté, en soi, en lui-même, toutes les conséquences coloniales de cette nauséabonde conférence. Dès lors, il est aisé de comprendre pourquoi l'*unité* (re-faire-*Un*) lui parut bien plus décisive, historialement, que l'*identité* ; car l'identité, généralement représenté par la formule A = A est et sera toujours, au vrai, la différence A = B ; d'où l'unité des contraires qui est leur identité. Le contraire et l'opposé de l'unité sont la différence, la variété, la diversité, comme le dit F. Braudel. L'unité du Multiple n'est pas son identité, comme le croit certains penseurs, avec leur *opinion fausse* qu'il se sont forgée de la « nation »[138] et de « l'identité »[139].

Nous connaissons bien mieux, à présent, ce que signifie l'idée de Cabral sur le fait d'*être-un*, c'est-à-dire être « simple ». Cette unité de conscience est la marque principale du *nouvel Africain*. Mais cette notion est bien plus importante qu'elle n'y paraît au premier abord. Aussi, laissons donc l'idée retentir, *à nouveau*[140], pour enfin l'entendre de manière authentique, autrement dit non pas comme une banalité ni non plus comme un vocable ordinaire qui, s'il peut être analysé selon les méthodes de la psychologie de la personnalité, ne saurait être réduit à cette branche de l'étude *de l'âme*, la psychologie classique. Car il s'agit d'une parole de nature ontologique. Et, cela, sans doute les *Upanishads* peuvent-ils nous aider à le comprendre : « Toute manifestation, y est-il dit, procède de deux principes, *vidyâ*, conscience de l'unité, et *avidyâ*, conscience de la multiplicité. Ils représentent respectivement les deux aspects de la *Mâyâ*, la pensée de formation propre à l'Éternel.

L'unité est le fait éternel et fondamental sans lequel toute multiplicité serait irréelle, impossible, illusoire. **La conscience de l'unité est donc appelée *vidyâ*, connaissance**.

La multiplicité est le fait ou le jeu par lequel l'Unique lui-même se perçoit lui-même, dans son expansion propre, comme changeant et divisible… »[141].

Le *simple*, le *simplexe*, l'*unité de conscience* de Cabral et la « conscience de l'unité » des *Upanishads* sont le même : tous les deux sont et relèvent de la connaissance.

Cela, *être* « Africain » à la façon de Cabral, cela est bien plus qu'une manière-d'être extérieur ou un type d'existence. Il est, par excellence, « le » mode d'être-là par lequel est exprimé (ou rendu manifeste) le fondement solide d'une rigoureuse éthique personnelle qui, par consécution, puise sa raison d'être dans (cet) *être-un*, le « simple » rassemblant le multiple ou le divers, humains ou pays, sans lui-même s'éparpiller ou s'y perdre. Cette morale subjective ou personnelle est posée et pro-posée, c'est-à-dire posé devant tous (pro-jet) comme modélisation de l'éthique, morale objective ou publique.

À de nombreux égards, Cabral ressemble à Socrate, grand penseur et, on l'oublie, grand soldat grec, qui fit de la simplicité sa manière d'être et qui exprimait les choses les plus complexes de façon simple.

---

[138] M. Brito-Semedo, 1. *Conceito de Nação*, in *Cabo Verde, Ilhas Crioulas, Da Cidade-Porto a Porto-Cidade (Séc. XV – XIX)*, pages 25 à 26.
[139] M. Brito-Semedo, 4. *Conceito de Identidade*, *op. cit.*, p. 32.
[140] Il convient d'expliciter ces deux locutions : « de nouveau » veut dire refaire la même chose et de la même manière, et « à nouveau » faire la même chose, mais… d'une façon nouvelle. Cette seconde expression renvoie à l'idée de « la reprise » de Kierkegaard.
[141] Shrî Aurobindo, *Trois upanishads (Ishâ, Kena, Mundaka)*, préface de Jean Herbert, coll. Espaces libres, Éditions Albin Michel, Paris, 2012, 2022, p. 77.

Au total, en concevant la figure anthropologique du *nouvel Africain*, plus doué que son colonisateur, Cabral s'est débarrassé des incertitudes racialistes et des hiérarchisations raciales propres aux premiers et aux derniers Créoles, mais aussi des atermoiements de la créolité et des ambiguïtés de la créolisation, tels que Manuel Brito-Semedo et Édouard Glissant les pensaient.

Pour Cabral, *le nouvel Africain*, qui est un « simple Africain », est de toutes les « couleurs » de peau, c'est-à-dire qu'il n'est d'aucune appartenance raciale ; le phénotype n'est plus un critère distinctif et de hiérarchisation ; de même l'ethnie. Il est de nulle race et n'appartient à aucun groupe ethnique, ces deux outils de la domination (impérialiste) et une facilité accordée aux représentants locaux de la bourgeoisie compradore.

Le *nouvel Africain*, homme nouveau, « animal culturel » par définition, c'est-à-dire selon son essence, est bien évidemment le véritable *Contr'un* (Étienne de La Boétie), en l'espèce de Salazar et son fascisme anachronique et absurde : « A grande mudança política, dit-il, que nos permitiu colocar o inimigo em desvantagem (**e isto é muito importante**) é o facto de os filhos da Guiné et Cabo Verde, guiados pelo Partido e sua direcção, **terem sido capazes de pegar em armas para fazer política**. Estamos a **lutar na nossa própria terra, por direitos reconhecidos no mundo inteiro**. **A política colonialista consiste em recusar-nos esses direitos** »[142].

Mais ce *nouvel Africain* a pris conscience totale de la défaite civilisationnelle de l'Afrique, avec ses grandes séquences historiques qui s'emboîtent successivement dans une continuité : razzias – captivité – traite (orientalo-triangulaire) – esclavage (domestique et extérieure) – rapports sociaux généralisés de domination et de servitude – arrêt du développement des forces productives – colonialisme (Conférence de Berlin) – aliénation de la conscience de soi (dépersonnalisation, assimilation) – échange inégal (commerce, impôts, travail forcé, contrats léonins, marchés captifs) – émergence et consolidation de classes compradores (intermédiaires, aliénées) – formation d'États inadéquats (balkanisation) – néocolonialisme (domination impérialiste, division internationale du travail, hypertrophie du secteur primaire).

Le *nouvel Africain* n'occulte pas cette réalité historique, aussi pénible soit-elle à vivre, qui a suscité une « crise de conscience ». Au contraire, semblable ou du moins étant *l'esprit hégélien qui transforme le négatif en positif*, il retourne cette réalité historique à son avantage, par les *armes*[143] (théorie et armements) et l'*affrontement*, « **é isto é muito importante** », dit-il. Et il fait même de cette réalité une « époque » et le point de départ d'une irréversible « prise de conscience » qui, pour sa réalisation, engage un second affrontement (combat) prenant appui sur ce qui reste encore vivant, à savoir les forces vigoureuses de la « résistance culturelle », tout en éliminant les faiblesses culturelles (croyances : magie, superstition, sorcellerie, etc.) et proposant un nouvel horizon de liberté et redémarrant le développement.

Pour Cabral, qu'est-ce qui fait époque ? Ou plus exactement, qu'est-ce que l'époque dans laquelle il vit et dont il fait sienne ? Dussions-nous le répéter ici, nous ne comprenons la signification de ce mot que par son étymologie que nous rappelle fort à propos Bossuet : « Pour aider sa mémoire dans la connaissance des lieux, écrit-il dans l'une de ses publications les plus célèbres, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune selon sa distance ; ainsi dans l'ordre des siècles il faut avoir **certains temps marqués par quelque grand événement auquel on**

[142] Amilcar Cabral, *Situação actual da luta*, pages 41 à 42.
[143] Il s'agit de « l'arme de la théorie », de la théorie ou de la pensée comme arme.

rapporte tout le reste. C'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*, parce qu'on s'arrête pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps »[144].

Cabral n'a pas confondu les temps. C'est pour cela qu'il a défini son « époque » et ce de telle manière qu'il est l'un des rares à l'avoir fait aussi distinctement. L'*époque*, l'*épokè* (*épochè*) de Cabral, qu'il vivra comme la sienne et à laquelle il s'opposera de toutes ses forces (mentales et physiques) a pour « grand événement » *La Conférence de Berlin* à laquelle il « rapporte tout le reste », c'est-à-dire la domination coloniale portugaise et internationale sans servitude. Il ne cessera d'évoquer cette conférence-là, alors que l'empire coloniale portugais la précédait historiquement, parce que constituée depuis le XVe siècle. Cette inversion de la chronologie historique, qui fait de *La Conférence de Berlin* le « grand événement » et de la période des *Grandes découvertes* faites par les nautoniers portugais, souligne bien la facture ontologique de cet événement berlinois et, dans le même temps, une supériorité du temps *logique* et ou *onto*-logique sur le chronologique. En ce sens et sous ce rapport, il est bien plus philosophe qu'historien ou du moins est-il philosophe de l'histoire à la façon de Hegel. Il pense, parce qu'il est un penseur ! « Tout le monde pense, dira Heidegger, mais tout le monde n'est pas penseur ».

Le *nouvel Africain corrige* donc et améliore son *agir* (expérience) par la *pensée* (connaissance, réflexion, théorie) qui élabore et fixe *l'éthique* (conviction et responsabilité). En devenant cela, il se fait infatigable porteur et constructeur acharné d'une Afrique autre et nouvelle, qui est désormais une composante active, effective et à part entière de l'humanité (*retour à l'histoire*, humanisme), libre (indépendante), moderne (scientifique, technique), développée (système de production, forces productives et rapports sociaux), unitaire (unité régionale, continentale, intégration mondiale), solidaire (justice sociale), égalitaire et fraternelle (rejet de l'exploitation de l'homme par l'homme, égalité homme/femme), et où la *Culture*, qui aura sursumé (dépassé et conservé) l'État de droit mais en conservant tous les acquis du droit naturel, devrait devenir la fondation de « la sphère éthique » (famille, société civile et état) : l'État de la Culture.

On le voit distinctement, ce *nouvel Africain*, est la « surprise » de toute l'histoire universelle de la Domination et de la Servitude, à laquelle Étienne de La Boétie (XVIe) et Hegel (XVIIIe-XIXe), plus que d'autres penseurs, ont consacré des recherches éclairantes que Cabral a judicieusement mis à profit. Senghor l'aîné et ami de Cabral s'est exclamé : « Que meure le vieux nègre et vive le Nègre nouveau ! »[145]. Le *nouvel Africain* de Cabral, s'il en est proche, s'en distingue néanmoins fortement.

Sous ce rapport, alors que, par la force des armes et des idéologies racistes, le Noir a été sorti *manu militari* de l'histoire pour être dominé et corvéable à merci, à un point tel qu'il a perdu toute initiative historique à partir de la rude Traite arabo-musulmane (VIIIe) appelée *Le génocide voilé*[146], passant par l'inouïe dureté du *Code noir* (XVIIe) sous-titré *Le calvaire de Canaan*[147], avec toute sa déshumanisation, qui a encodé son aliénation universelle, jusqu'à la *Conférence de Berlin* (XIXe) au cours de laquelle fut consacré le dépeçage systématique du continent ; alors même que ce Nègre-là était depuis trop longtemps méprisé et outragé, le *nouvel Africain* est cet être humain qui, par l'usage

[144] Bossuet, Discours sur l'histoire universelle, La Bibliothèque, collection dirigée par Jean d'Ormesson, Le Figaro, Paris, 2009, Éditions Garnier, Paris, 2009, pages 441 à 442.
[145] Senghor, *Élégies des Alizés (pour deux flûtes, une kôra et un balafong), À Colette, ma femme*, *Elégies majeures*, in *Poésie complète*, Édition critique, Pierre Brunel, coordinateur, 1ère édition Madrid ; Barcelone ; La Havane ; Lisbonne ; Paris ; Mexico ; Buenos Aires, São Paulo ; Lima ; Guatemala ; San José ; Caracas, Édition Planète Libre, p. 555. Lire également *Goethe aux Nouveaux Nègres* de Senghor.
[146] Tidiane Ndiaye, *Le génocide voilé*, coll. Continents noirs, Éditions Gallimard, Paris, 2008, 2017.
[147] Louis Sala-Molins, *Le Code noir ou le calvaire de Canaan*, PUF, 2011.

rationnel des armes et la conception matérialiste des théories, a opéré *le retour* [de l'Afrique] *à l'histoire*.

Pour toutes ces raisons, Cabral, ce *nouvel Africain*, longtemps restera, pour l'Afrique, un *chemin*, espoir, une *expérience*, *eundo assequi*, et, pour l'humanité, source vive d'inspiration ainsi qu'un modèle impressionnant d'universalité. *Cabral sempre*. Encore et « toujours ».

Dans le grand *affrontement* qui l'opposa à Salazar, maître unique du plus vaste et plus vieil empire colonial, Cabral sortira vainqueur, non pas pour lui mais pour tous les dominés de la terre et, plus encore, pour l'humanité.

En somme :

Étienne de La Boétie : la Servitude fonde la Domination : souvenance et liberté,

Hegel : la Domination fonde la Servitude : culture et liberté,

Cabral : Domination sans Servitude : culture et résistance.

Trois penseurs aussi proches qu'éloignés. En leur forte proximité tient leurs différences.

C'est pourquoi, « Riche en mérites, mais poétiquement toujours, Sur terre habite l'homme ». Certes, *en bleu azur*, nous devons habiter en *poète*[148]. Mais le temps n'est-il pas venu que nous saisissions l'homme en *animal culturel* selon son essence véritable ? Cabral reste un chemin d'avenir, une belle et inépuisable source d'inspiration, une espérance pour l'humanité comme l'aimait à me le répéter Jean-Baptiste, *celui qui m'a inventé*.

Au fond, le *nouvel Africain*, peut-être est-ce le meilleur legs théorique, pratique et éthique de Cabral. Et nous commençons seulement à comprendre, *com-prendre*, prendre-avec-soi, cela qui, un temps et pour « toujours », s'est appelé « Amilcar » et fait « entendre » Cabral qui « tinte » encore sur les murs du Temps.

Dr Pierre Franklin Tavares
Bourg-la-Reine, le 4 août 2024

[148] Hölderlin, *En bleu adorable*, traduction André du Bouchet, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1977. Heidegger en propose une interprétation magistrale, *« … l'homme habite en poète… »*, in *Essais et conférences*, traduit de l'Allemand par André Préau et préfacé par Jean Beaufret, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1958, pp. 224 – 245.